



Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 283
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNÉE — N° 5

Paraît une fois par mois.

MAI 1897

L'ŒUVRE DES VOCATIONS TARDIVES

SA GRANDEUR

POURQUOI ELLE EST PLACÉE SOUS LE PATRONAGE DE MARIE AUXILIATRICE

Nature et pouvoirs du Sacerdoce

Le retour du Mois de Marie vaut tous les ans à bien des âmes un renouveau de piété qui les ranime et les réconforte. Elles trouvent joie et profit aux démonstrations plus filiales, plus suivies, plus ardentes, que le mois de mai multiplie dans l'Eglise entière avec un véritable élan de foi, de bonheur et de tendresse suppliante. Nos âmes salésiennes — celles des fils de Don Bosco et celles de ses amis — peuvent compter sur une part de choix dans la

distribution des faveurs dont la T. S. Vierge récompense maternellement ceux qui L'honorent par leurs actes, dans leur vie, au fond de leur cœur: c'est que sous le glorieux vocable de *Secours des chrétiens*, Marie nous est Mère à un titre tout spécial.

Que la reconnaissance enthousiaste de la chrétienté entière ait décerné à la Vierge de Lé-pante ce vocable, nous n'avons plus à l'établir

ici; mais nous tenons à rappeler que le culte de Marie Auxiliatrice est lié au souvenir d'épreuves qui auraient dû anéantir l'Eglise si elle pouvait sombrer.

Les temps où nous vivons sont-ils moins menaçants que ceux dont les malheurs exceptionnels ont provoqué l'intervention miséricordieuse de la Reine des cieux? Notre bien-aimé Fondateur se le demandait avec angoisse au moment où l'appel de Dieu le pressait de commencer son apostolat. Et ce que son cœur d'apôtre trouva autour de lui de ruines spirituelles, lui fit comprendre que la divine Mère de Jésus devait devenir de plus en plus le Secours des chrétiens. Il plaça donc sous le patronage de Marie Auxiliatrice ses entreprises de salut; et quand il eut touché du doigt que la pénurie de prêtres entraînait la perte d'âmes nombreuses, il voulut confier très spécialement à la Vierge Auxiliatrice le soin de bénir et de faire fructifier une touchante industrie de son cœur si éminemment sacerdotal: *l'Œuvre des vocations tardives*.

Cette Œuvre, nous l'avons dit à nos chers lecteurs, doit être, cette année-ci, l'œuvre de notre cœur. Nos prières et nos sacrifices de tout ordre en prépareront la réussite; les largesses de tous nos chers Coopérateurs lui donneront la vie et l'accroissement que souhaite le Maître de la moisson et que le démon redoute si fort.

Le mois dernier, nous avons dit la nature de cette Œuvre; nous avons essayé d'en établir la nécessité, proclamée par les plus hautes approbations; enfin nous avons signalé son caractère essentiellement salésien.

Nous voudrions, ce mois-ci, pour mettre en lumière l'importance de *l'Œuvre des vocations tardives*, en faire voir la grandeur surnaturelle (1).

I

Qu'est-ce qu'un prêtre? *Un homme revêtu du sacerdoce du Fils de Dieu*, sacerdoce dont la nature et les pouvoirs surpassent tout ce qu'un esprit créé peut imaginer en fait de dignité. « Comme aucun acte ne saurait surpasser en grandeur celui qui consiste à consacrer le Corps de Jésus-Christ, aucun ordre n'est aussi élevé que la prêtrise (2). » — « Aucun acte, dit saint Thomas, n'est plus grand

(1) La plupart des considérations exposées au cours de cet article sont tirées des deux premiers chapitres d'un bel ouvrage du cardinal Manning: *Le sacerdoce éternel*. (N. de la R.)

(2) Albert le Grand, au Livre IV des *Sentences*, dist. xxiv, art. 30.

que la consécration du Corps de Jésus-Christ (1). » — Saint Jean Chrysostome fonde la sainteté du sacerdoce sur la double juridiction qu'exerce le sacerdoce sur le Corps naturel et sur le Corps mystique du Christ, — c'est-à-dire sur le pouvoir de la consécration et sur le pouvoir de l'absolution (2).

Il est de foi divine que Notre-Seigneur ordonna prêtres ses apôtres lorsqu'il leur dit: « *Hoc facite in meam commemorationem.* » Il leur confère par là le pouvoir du sacrifice (3). Il est aussi de foi divine que lorsque, trois jours après, il souffla sur eux en disant: « *Recevez le Saint-Esprit*, etc. », il leur conféra le pouvoir de l'absolution (4). Le sacerdoce tout entier était renfermé dans ces deux pouvoirs.

Saint Thomas nous dit que les prêtres participent au sacerdoce de notre divin Maître et qu'ils sont la figure, la parfaite image du Prêtre Éternel. Arrêtons-nous à ces mots SACERDOCE, PARTICIPATION et FIGURE, tels qu'on les emploie dans cette matière.

I. Quel est donc le sacerdoce du Verbe Incarné (5)? C'est la charge qu'il a assumée pour la rédemption du monde en s'offrant Lui-même en sacrifice sous les livrées de notre humanité. Il est Autel, Victime et Prêtre par une éternelle consécration de Lui-même. C'est là le sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisedech, dont la vie, comme le dit saint Paul aux Hébreux, « n'a eu ni commencement ni fin » et dont le sacerdoce est le type du sacerdoce éternel du Fils de Dieu, le seul Roi de la Paix. (6).

II. Par participation, saint Thomas veut dire que le sacerdoce de Jésus-Christ étant le sacerdoce unique, perpétuel et universel, tous les prêtres ordonnés sous la Nouvelle Loi ne font qu'un avec Lui et entrent en participation du Sacerdoce unique du Fils de Dieu (7). Il n'y a pas deux sacerdoce comme il n'y a pas deux sacrifices pour les péchés. Un seul sacrifice a racheté le monde une fois pour toutes, et il continue à être offert sans interruption dans le ciel et sur la terre: dans le ciel par l'unique

(1) *Somma*, lib. III, in suppl. q. XL, art. 4, 5.

(2) *De Sacerdotio*, lib. III, § 4, 5.

(3) Concile de Trente, Sess. XX, chap. IX, canon 2.

(4) Ibid. Sess. XIV, chap. III, canon 3.

(5) « *Proprie officium sacerdotis est esse mediatorem inter Deum et populum, in quantum scilicet divina populo tradit.* » — *Summa S. Thomæ*, p. III, q. XXII, a. 1.

« *Et ideo ipse Christus, in quantum homo, non solum fuit sacerdos, sed etiam hostia perfecta, simul existens hostia pro peccato, et hostia pacifica, et holocaustum.* » — Ibid. a. 2.

(6) Heb. vii, 3.

(7) P. III, q. LXIII, q. XXII, 5, 6.

Prêtre devant l'Autel éternel, et sur la terre, par cette chaîne immense et non interrompue de prêtres qui ne font qu'un avec lui et participent à Son sacerdoce. Ils y participent, à ce sacerdoce, non seulement en figure, mais en réalité, de même que le Sacrifice qu'ils offrent n'est pas simplement figuratif, mais le sacrifice du vrai Corps et du vrai Sang de Jésus-Christ, réellement et substantiellement présents au saint Autel et offerts de leurs propres mains à la divine Majesté.

Tel est l'argument de saint Paul dans son épître aux Hébreux. Le sacerdoce de l'Ancienne Loi était une ombre; le sacerdoce de la Nouvelle Loi est la réalité. Il a reçu son accomplissement dans le seul Prêtre et dans le seul Sacrifice qui sont perpétués par le sacerdoce uni sur terre avec Lui.

Mais ce mot *participation* a un autre sens plus personnel pour le prêtre. L'oblation de Notre-Seigneur pour nous nous oblige à nous offrir nous-mêmes entièrement à Lui.

Les prêtres offrent l'Agneau véritable et « le Sang qui a une voix plus éloquente que celle du Sang d'Abel » (1). Tout prêtre, chaque matin, offre au Père l'éternel sacrifice de Jésus-Christ; mais dans cette action sublime il doit s'offrir aussi lui-même. Lorsqu'il dit: *hoc est corpus meum*, il doit offrir son propre corps; lorsqu'il dit: *hic est calix sanguinis mei*, il doit offrir son propre sang; c'est-à-dire qu'il doit s'offrir lui-même au divin Maître comme une Victime, en corps, en âme, en esprit, avec toutes ses facultés, toutes ses puissances et toutes ses affections, à la vie et à la mort.

L'oblation du Corps et du Sang de Jésus-Christ exige du prêtre en retour un esprit de sacrifice et d'oblation volontaires, sans réserve. La loi de la charité qui oblige tous les chrétiens à donner, s'il le fallait, leur vie pour leurs frères et les pasteurs à donner leur vie pour leur troupeau, oblige tout spécialement le prêtre à s'offrir lui-même lorsqu'il célèbre la messe qui est le sacrifice de Jésus-Christ.

III. Enfin le mot *ressemblance* exprime la conformité qui doit exister entre le prêtre et le Prêtre par excellence. Saint Paul dit que le Fils *est figura substantiæ ejus*, c'est-à-dire, la figure, l'image parfaite de la substance du Père. Le prêtre à son tour, *est figura Christi*, le caractère du Christ, parce que l'image du sacerdoce du Christ est imprimée en lui et qu'une part lui a été donnée dans ce sacerdoce.

Albert-le-Grand et saint Thomas ont donc dit vrai en affirmant que jamais il n'a été accordé à un mortel un pouvoir et un honneur plus grand que le pouvoir et l'honneur de consacrer le Corps de Jésus-Christ, et qu'on ne peut concevoir de sainteté et de perfection plus grandes que la sainteté et la perfection requises dans le prêtre par une si divine action.

Saint Thomas nous enseigne que l'ordination imprime en nous un caractère; et que ce caractère est comme un sceau spirituel et ineffaçable que Dieu imprime dans l'âme pour la rendre capable ou d'exercer les actes du culte divin, ou d'apprendre aux autres à les exercer (1).

Le caractère sacerdotal est donc une participation au sacerdoce de Jésus-Christ et il crée en nous une ressemblance étroite avec lui dans son office de Médiateur.

Le mot « caractère » a pour signification précise une esquisse, une empreinte produite par la gravure, comme celle qu'imprime un sceau sur la cire, et quand on dit que cette empreinte est gravée dans l'âme, cela signifie que l'âme conserve l'empreinte, l'image imprimée sur elle par le sceau divin, comme, par exemple, la pièce de monnaie conserve l'empreinte qu'y a fixée le coin du graveur. C'est là évidemment une métaphore, comme c'est aussi une métaphore que le sceau dont il est parlé dans l'Apocalypse et que les anges impriment sur le front des cent quarante-quatre mille élus au moment où les quatre vents de malheur vont se déchaîner sur la terre.

C'est donc un travail opéré directement sur l'âme par l'Esprit-Saint, Illuminateur et Sanctificateur. Un travail spécial, une esquisse de choix burinée de la main de l'Esprit de Dieu sur l'âme de tous ceux qui, par leur ordination, entrent en participation du sacerdoce de Jésus-Christ.

Le caractère du sacerdoce a en lui toutes les grâces de lumière, de force et de sainteté nécessaires à la vie sacerdotale dans ses multiples devoirs, combats et dangers.

Tel est le sacerdoce du Fils de Dieu: la consécration et l'oblation de Lui-même; et

(1) « Per omnia sacramenta fit homo particeps sacerdotii Christi, utpote percipiens aliquem effectum ejus; non tamen per omnia sacramenta aliquis deputatur ad agendum aliquid, vel recipiendum quod pertineat ad cultum sacerdotii Christi: quod quidem exigitur ad hoc quod sacramentum characterem imprimat. » — Summa S. Thomæ, P. III, q. LXIII, a. 6.

« Character proprie est signaculum quoddam quo aliquid insignitur ut ordinatum in aliquem finem. » — Ibid. a. 3.

« Character ordinatur ad ea quæ sunt divini cultus. » — Ibid. a. 4.

(1) Heb. XII, 24.

telle est la part qui est faite à ses prêtres dans ce sacerdoce par leur participation à son sublime office, par leur ressemblance avec le divin Modèle et par l'impression du caractère sacerdotal sur toutes les puissances de leur âme.

II

La sainteté, la grandeur incommensurable du sacerdoce sont fondées, nous a dit plus haut saint Jean Chrysostome, sur le pouvoir de la consécration et sur le pouvoir de l'absolution.

Ce double pouvoir place sous l'autorité du prêtre le Corps naturel et le Corps mystique de Jésus-Christ; en vertu de ce double pouvoir, le prêtre, par un acte sublime de sa volonté, fera descendre sur l'autel le Corps adorable de Jésus-Christ; il gouvernera le troupeau confié à sa garde, sur lequel il exercera son autorité judiciaire en nouant ou en dénouant les liens du péché.

L'autorité conférée au prêtre sur le Corps naturel de Jésus-Christ manifeste d'une façon touchante et admirable l'humilité, la bonté, la puissance infinie du divin Maître, l'intimité ineffable à laquelle il admet son prêtre.

D'abord elle nous découvre toute l'humilité de notre divin Maître. L'Incarnation est un abaissement qui a eu plus d'un degré: Il s'effaça lui-même en voilant sa gloire; Il prit la forme d'un esclave; Il se fit homme; Il s'humilia lui-même; et cela jusqu'à la mort, et à la mort ignominieuse de la croix. On peut compter ici six degrés d'abaissement.

Et, comme s'ils ne suffisaient pas, il perpétue son abaissement dans le Saint Sacrement, et il se place lui-même dans les mains de ses créatures, et il reçoit l'ordre (1), chaque matin, par une parole sortie de leurs lèvres, de se trouver présent sur l'autel; il est élevé par eux aux regards du peuple, transporté par eux çà et là, et enfin donné par eux en nourriture aux bons et aux indignes. Il se soumet lui-même aujourd'hui de cette manière divine à la juridiction de ses prêtres, comme durant les jours de sa vie mortelle Il se soumettait à la Loi et à tous ceux qui étaient les représentants de l'autorité, même à Caïphe et à Pilate. L'humilité est la racine de toute obéissance et la patience est la perfection de l'obéissance. L'oblation de Jésus-Christ est un acte d'obéissance qui se perpétue à jamais et cette obéissance doit être la loi et le mobile du sacerdoce qu'Il a institué.

Ensuite, ce pouvoir de juridiction implique le pouvoir de divine intendance qui est confié au prêtre. L'Eglise applique à saint Joseph, le père adoptif du divin Enfant, ces paroles du Saint-Esprit: « Celui qui est gardien du figuier en mangera les fruits, et celui qui est gardien de son maître sera glorifié (2). » La garde du Saint Sacrement est confiée au prêtre. La clef du tabernacle est confiée à sa fidélité. On peut dire de lui comme de son Maître qu'« il ouvre sans que personne puisse fermer et qu'il ferme sans que personne puisse ouvrir (1). » Le prêtre est, dans le vrai sens du mot, le gardien de son Seigneur, et aucune gloire plus grande ne peut lui échoir; aucun rapport plus intime, plus étroit et plus incessant ne peut être conçu.

Et cette divine intendance comprend aussi le pouvoir de dispenser et de distribuer le pain de vie. Les disciples le donnèrent, ce pain, à cinq mille hommes dans le désert. « Ils étaient les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu (2). » Mais ce qu'ils firent au désert n'était qu'une ombre comparative à la divine réalité que nous offre la sainte Communion dont le prêtre est le dispensateur.

Troisièmement cette juridiction du prêtre sur la sainte Eucharistie nous montre le divin pouvoir inhérent au sacerdoce. Les paroles que nous prononçons ne sont pas les nôtres, mais celles de Jésus-Christ; elles ne sont pas humaines, mais divines. La parole « ceci est mon corps », n'a d'égale que cette autre parole: « que la lumière soit ». Ces derniers mots créèrent la lumière. Les premiers ne créent pas, mais il produisent et amènent sur l'autel la présence du Verbe Incarné. Ils élèvent le pain et le vin de l'ordre naturel à un ordre surnaturel.

C'est là un pouvoir non de création mais de toute puissance. Le pain et le vin ne sont plus désormais soumis aux conditions et aux lois de la nature quant à leur substance, mais seulement quant à leurs phénomènes sensibles. Un divin changement s'accomplit en eux, et ce n'est pas un changement naturel, car ils disparaissent quant à leur substance et cependant ils subsistent quant à leurs effets visibles. Pareil changement ne se rencontre pas dans l'ordre de la nature, car, dans les corps, la substance et les accidents subsistent ensemble ou disparaissent en même temps. Ici les phénomènes ou les apparences sensibles et les effets subsistent comme s'ils étaient dans leur état

(1) « *Obediente domino voci hominis.* » (Josué, x, 14.)

(2) Prov. xxvi, 18.

(1) Apoc. iii, 7.

(2) I. Cor. iv, 1.

naturel. La substance passe et entre dans l'ordre surnaturel d'une nouvelle création. Les paroles « que la lumière soit » eurent leur effet dans la première création de la nature. Les paroles « ceci est mon corps » ont leur effet dans la première et dans la seconde création, dans l'ancienne et dans la nouvelle création à la fois. Elles ont un rapport intime avec ces paroles : « Le Saint-Esprit descendra en vous et le pouvoir du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (1). »

C'est pour ce motif que l'acte de la consécration et l'acte de l'Incarnation ont entre eux des relations intimes. Après l'Incarnation il n'y a pas d'action aussi sublime, aussi purement divine que la consécration et le saint Sacrifice. C'est le prolongement de l'Incarnation et de l'oblation du Verbe Incarné. La voix qui parle est humaine ; les paroles et les effets qu'elles produisent relèvent du souverain pouvoir de Dieu.

Quatrièmement cette juridiction exprime l'étroite intimité des rapports entre le prêtre et le Fils de Dieu. Il semble qu'après la participation du prêtre au Sacerdoce de Jésus-Christ, après l'impression du caractère de Jésus-Christ dans l'âme du prêtre et la ressemblance du prêtre au divin Maître, dont il est la parfaite image, on ne puisse concevoir d'autres rapports entre le prêtre et le Sauveur. Et cependant il y a encore deux autres rapports dont il nous faut parler. Le premier, c'est la société incessante et quotidienne du disciple avec son Maître et du serviteur avec son Seigneur. Le prêtre est serviteur, compagnon et ami. De même que Pierre, Jacques et Jean étaient, de tous les disciples, ceux qui suivaient de plus près notre Sauveur pendant sa vie mortelle, de même ses prêtres sont parmi le peuple fidèle ceux qui le suivent de plus près. Toute la journée ils sont près de Lui et leur vie tout entière L'a pour unique objectif. C'est Lui qu'ils quittent le matin et c'est auprès de Lui qu'ils reviennent le soir.

Ensuite, il y a entre le prêtre et le Sauveur à la sainte Messe un contact vrai, substantiel et vivant, aussi réel que le contact de saint Jean avec le divin Maître, lorsque à la dernière Cène il reposait sur la poitrine du Fils de Dieu, aussi réel que le contact de saint Pierre avec Jésus-Christ lorsque le Sauveur lui lavait les pieds. Quand nous tenons le Saint-Sacrement dans nos mains nous sommes en contact avec Dieu, avec Dieu Incarné, avec le Créateur, le Rédempteur et le Sanctificateur.

La présence du Verbe Incarné qui ne passera pas est plus réelle que la terre que nous foulons aux pieds et qui passera. Nous sommes en contact avec Sa substance. « Celui qui est uni au Seigneur, dit le Prophète, est un même esprit avec Lui. » Mais nous sommes unis de plus à la substance de son Corps, nous sommes les membres de ce Corps par une réelle et substantielle participation. Saint Paul dit que nous sommes « les membres de son corps, de sa chair et de ses os (1), et il nous ordonne de « porter Dieu dans nos corps (2). » Ce contact et cette union c'est la vie éternelle. Si, lorsque nous tenons le Saint Sacrement dans nos mains, nos yeux étaient ouverts comme le furent les yeux de Cléophas à Emmaüs, nous reconnaitrions qu'après le contact sacramentel et substantiel, il n'y a d'union plus intime avec Jésus-Christ que l'union des bienheureux avec Lui dans la lumière de la gloire.

Ce sont là les raisons qui ont éclairé l'esprit des docteurs de l'Eglise et les ont amenés à se convaincre qu'on ne peut concevoir de dignité plus élevée, de pouvoir plus grand que la dignité et le pouvoir sacerdotaux.

Dans l'ordre des actions divines, cette dignité, en ce qui regarde le pouvoir de la consécration, place le prêtre immédiatement après la sainte Vierge, le vivant tabernacle du Verbe Incarné ; et, en ce qui regarde l'intendance qui est confiée au prêtre sur le Saint Sacrement, immédiatement après saint Joseph, le père adoptif et le gardien du Fils de Dieu. Quel plus grand honneur le prêtre pourrait-il recevoir ?

C'est au point qu'un docte et pieux auteur, établissant un parallèle entre la T. S. Vierge et le prêtre, ne craint pas de dire : « Sans doute, tout ce que Dieu a opéré en faveur des créatures ne peut entrer en comparaison avec les merveilles que le bras du Tout-Puissant s'est complu à opérer en Marie. Mais permettez-moi, ô ma Mère, de le dire avec tout le respect dû à votre grandeur et avec un de vos enfants les plus aimants et les plus aimés, saint Bernardin de Sienne : Le pouvoir du prêtre est au-dessus du vôtre : *Sacerdotium ipse prætulit super te*. Sans doute vous avez été le premier prêtre, puisque la première vous nous avez donné Jésus dans son humanité adorable. Et c'est le seul côté de votre rôle béni qui rend le prêtre tributaire de votre maternité divine, puisque vous avez donné à Jésus-Christ, dans votre sein virginal, l'être qu'il

(1) S. Luc., I, 35.

(1) Ephes. v, 30.

(2) I Cor. vi, 20.

a daigné prendre pour nous sauver, tandis que la voix du prêtre rappelle ici-bas, sans en priver le ciel, l'Homme-Dieu assis à la droite du Père.

Mais vous voulez bien, n'est-ce pas, que nous vous rappelions, ô Mère admirable, ce qui place si haut le prêtre de votre Jésus ?

Votre coopération à l'Incarnation a été passive ; celle du prêtre est essentiellement active ; vous avez accepté : lui commande. Le mystère s'est accompli grâce à une bénédiction toute puissante donnée à votre sein virginal par le Très-Haut : l'intention du prêtre, un acte tout intellectuel et personnel, produit l'Incarnation qui s'opère à l'autel.

Vous avez donné à Jésus, avec votre sang très pur, une portion de votre humanité : le prêtre lui donne, par une conception uniquement spirituelle et en vertu de la transsubstantiation, un être tout divin.

Vous avez présenté aux regards des hommes un Jésus visible, dont ils pouvaient constater la présence sur la foi de leurs sens : le Jésus qui descend entre les mains du prêtre, caché sous des apparences de pain, reste invisible aux yeux du corps et n'est perçu que par la foi.

Vous avez prononcé cinq paroles d'acquiescement : *Fiat mihi secundum verbum tuum* — Qu'il me soit fait selon votre parole : le prêtre, par cinq paroles impératives, ordonne à Jésus de s'incarner entre ses mains.

Vous ne nous avez donné Jésus qu'une fois et en vous conformant à la volonté divine : le prêtre n'a qu'à vouloir pour produire *Jésus-Sacrement*, selon une expression admirablement exacte, usitée en plus d'un pays catholique. Enfin c'est un Jésus petit enfant, faible, esclave volontaire de toutes les servitudes de la nature humaine, être de souffrance et mortel que vous portiez dans vos bras : sur l'autel, le prêtre fait descendre le Jésus qui est au ciel, parfait, régnant dans la gloire, souverain dominateur, impassible, immortel.

Est-il quelque chose de plus élevé que le pouvoir du prêtre sur le Corps naturel de Jésus-Christ ?

III

Mais ce n'est pas tout. Le prêtre exerce aussi une juridiction sur le corps mystique du Christ, c'est-à-dire sur les âmes de ceux qui ont été régénérés par l'eau et par l'Esprit-Saint. Saint Paul dit : « Nous sommes en face de Dieu la bonne odeur de Jésus Christ à l'égard de ceux qui sont sauvés et à l'égard de ceux qui pé-

rissent ; à l'égard de ceux-ci une odeur mortelle qui leur cause la mort ; et à l'égard de ceux-là une odeur vivifiante qui leur donne la vie. Et qui est apte à de si grandes choses (1) ? » C'est-à-dire, qui ne tremblera de se charger d'un tel ministère ? Quoi de plus formidable que d'être placé ainsi entre la vie et la mort et d'être chargé, en vertu même de notre office sacerdotal, de rendre compte des âmes qui sont confiées à notre garde ? Les Pères de l'Eglise disent que c'est là un ministère dont les anges eux-mêmes redouteraient de se charger. Gouverner un peuple, ou commander à une armée, et tenir ainsi entre ses mains la vie terrestre de milliers d'hommes, c'est une charge redoutable. Mais combien est-il plus redoutable d'être investi d'une autorité dont le actes ont des conséquences éternelles ? Quelle sainteté, quelle charité, quelle humilité, quelle patience, quelle sagesse, quelle fermeté, quelle équité seront à la hauteur d'une pareille fonction ?

Docteurs, guides et juges des hommes, les prêtres représentent à tous ces titres le Sauveur.

Sous l'ancienne loi déjà, les prêtres typiques étaient dépeints comme pêcheurs (2), chasseurs (3) et bergers (4). Sous la nouvelle loi, ils sont appelés pêcheurs d'hommes (5) et pasteurs (6) du troupeau. Mais ils sont plus que cela. Ils sont des intermédiaires préposés à la maison du Père de famille pour donner à chaque homme sa nourriture en temps opportun, c'est-à-dire pour diriger et gouverner la maison de Dieu.

Ils sont ambassadeurs (7) de Dieu, ayant par cela même mission pour traiter et décider en son nom. Ils ont entre les mains les lettres de créance d'une divine ambassade, les conditions expresses à proposer aux hommes pour faire avec Dieu un traité de paix, et le pouvoir discrétionnaire de juger et de décider qui entre et qui n'entre pas dans les termes et dans les conditions du mandat dont ils sont investis.

Ils sont les collaborateurs (8) de Dieu dans le champ du monde et dans la vigne de l'Eglise. Ils sont laboureurs (9), semeurs (10) et moissonneurs (11). Le sacerdoce a pour mission de jachérer le sol en friche des nations et de

(1) II Cor. II, 15, 16.

(2) Jérémie, xvi, 16.

(3) Ibid.

(4) Ezech. xxxiv, 23.

(5) S. Marc, I, 17.

(6) I S. Pierre, v, 2, 4.

(7) II, Cor. v, 20.

(8) Cor. III, 9.

(9) Ibid. IX, 10.

(10) S. Marc, IV, 14.

(11) Saint Jean, IV, 38.

détruire les racines de l'incrédulité qui empêchent (1) le travail de la charrue. « Je vous rendrai comme un chariot tout neuf qui foule les blés, qui a des pointes et des dents de fer. Vous foulerez et vous briserez les montagnes et vous mettrez en poudre les collines. Vous les vannerez et le vent les emportera et la tempête les dissipera (2). » Ils sont des semeurs qui jettent la semence de la parole sur toutes les terres et au-delà de tous les océans (3). Ils sont des moissonneurs qui moissonnent en pleurant au milieu d'un monde stérile et mourant, et qui un jour s'avanceront avec joie portant leurs gerbes dans leurs mains (4).

Mais ces titres, bien qu'expressifs, ne sont que des images et des figures allégoriques ; il y en a d'autres plus simples et touchant de plus près à notre vie sacerdotale et à nos besoins. Les prêtres sont les coopérateurs de Dieu dans l'œuvre de l'édification de l'Eglise et dans l'érection du temple du Saint Esprit sur l'unique fondement que le Christ, le Maître-Constructeur, a posé. Il sont les pères de tous ceux qui renaissent de l'eau et de l'Esprit-Saint, mais, dans un sens spécial, et avec des liens plus intimes et plus éternels, ils sont les pères de tous ceux qu'ils ont baptisés. Saint Paul dit aux Corinthiens : « Quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas pour cela plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai, par l'Evangile, engendré en Jésus-Christ (5). » Ce titre de père est le plus simple et le plus intelligible pour tous, jeunes et vieux, savants et ignorants. La relation de père à fils est un lien universel dans l'ordre de la nature et elle est devenue comme un spirituel instinct dans l'ordre de la grâce. Le titre de père est le premier, le plus élevé, le plus puissant, le plus touchant, le plus honorable de tous les titres d'un prêtre. Aucun titre n'a pour lui un sens si profond et si élevé que le titre de père et il n'emportera dans l'éternité d'autre titre que celui de sa spirituelle paternité.

Les prêtres sont de plus juges des hommes. La loi juive interdisait l'accès des fonctions judiciaires à tout homme qui n'était pas père, car la justice doit être tempérée de miséricorde. Le juge spirituel a encore plus besoin de miséricorde que le juge séculier. Le juge des âmes a besoin d'être pénétré de la charité de Dieu dont émane toute paternité au ciel et

sur la terre. Un juge doit être juste et la miséricorde est renfermée dans la justice.

Enfin, les prêtres sont médecins. On apprend aux prêtres, dans l'ancienne loi, à discerner entre lèpre et lèpre, et on apprend aux prêtres de la nouvelle loi à distinguer entre péché et péché. Et pour cette fonction deux choses sont absolument nécessaires : la science et la charité, la science de Dieu, la science des saints, la science de soi-même, et la charité qui, sans rompre le roseau brisé et sans éteindre la mèche qui fume encore, ne se taira jamais lorsqu'elle rencontrera une maladie qui mène au trépas, ou un péché véniel près de devenir mortel, et une âme malade exposée à la mort.

Ce rôle du prêtre à l'égard des âmes a inspiré à saint Bernardin de Sienne cette réflexion, à l'endroit où il compare la T. S. Vierge au prêtre de Jésus-Christ : « Et si, dit-il en s'adressant à Marie, au moment de rendre le dernier soupir, un pécheur tourne vers vous son regard angoissé pour invoquer auprès de Dieu le secours de votre toute-puissance suppliante, vous ne sauriez lui faire une faveur plus grande qu'en lui accordant un prêtre qui le remette en grâce avec le Seigneur. Vous-même vous ne pourriez pas lui donner le pardon après lequel il soupire ; mais le prêtre, revêtu du pouvoir de votre Fils, s'approchera, et pour indigne qu'il puisse être, il dira : *Ego te absolvo* — je t'absous, et le plus malheureux des hommes redeviendra à l'instant même enfant de Dieu et rentrera en possession de tous ses droits au ciel.

La grandeur de l'*Œuvre des vocations tardives* se règle sur celle du sacerdoce de Jésus-Christ, puisqu'elle a pour but de donner à l'Eglise des prêtres vraiment dignes de ce nom.

Le mois prochain nous parlerons de quelques autres motifs qui doivent rendre chère à tout cœur chrétien cette Œuvre vitale. Mais dès aujourd'hui nous répéterons avec un évêque dont le nom fait autorité en cette question douloureuse de la pénurie des vocations : « Nos pères, dit Mgr Bougaud, pour expier leurs fautes, fondaient à perpétuité une lampe devant le Saint-Sacrement. Fondez un prêtre ! ce sera une meilleure lampe, qui donnera plus de gloire à Dieu et plus de lumière au monde ».

Daigne la Vierge Auxiliatrice préparer tous nos chers lecteurs et tous les chrétiens soucieux de voir le Sang de Jésus-Christ appliqué aux âmes par le ministère du prêtre, à des prodiges de dévouement, à des sacrifices généreux, et enfin à la prière qui féconde toutes les entreprises de salut.

(1) Heb. xii, 15.

(2) Isaïe, xli, 15, 16.

(3) Ibid, xxxii, 20.

(4) Ps. cxxv, 5, 7.

(5) I Cor. iv, 15.



LE 24 MAI 1897

SOLENNITÉ DE MARIE AUXILIATRICE

ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

NEUVAINÉ ET FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE

dans le Sanctuaire qui lui est dédié à Turin

L'HORAIRE des cérémonies de la neuvaine et de la solennité, que nous donnons ci-dessous, permettra à nos chers Coopérateurs de Turin de prendre part à tous les exercices, et d'honorer ainsi notre Mère du Ciel.

Les autres — et ce sont les plus nombreux — ne sont pas condamnés, comme ils pourraient le croire, à perdre, par le fait de leur éloignement, le fruit de ces prières qui amèneront Notre-Seigneur au milieu de nous, puisque nous serons rassemblés en son nom. Ils peuvent s'y unir avec fruit et le plus facilement du monde en récitant, pendant la neuvaine, une prière spéciale, ou en accomplissant quelques pratiques de piété. A cet effet, ils n'ont qu'à demander aux Librairies salésiennes un petit opuscule composé par Don Bosco et intitulé: *Neuf jours consacrés à l'auguste Mère de Dieu*. Ils y trouveront une considération, un exemple et une pratique pour chaque jour: c'est un tout petit mais précieux manuel, qui révèle le véritable esprit de la dévotion à Marie Auxiliatrice.

Don Rua espère qu'il lui sera donné de voir, cette année comme par le passé, un certain nombre de nos Coopérateurs lointains venir à Turin pour célébrer, au milieu de la famille salésienne et dans son berceau même, la fête de Marie Auxiliatrice. Quelques-uns font de ce pèlerinage un but; d'autres comprennent Turin dans l'itinéraire d'un voyage en Italie. L'essentiel est de venir et d'assister aux scènes de foi et de dévotion ardente dont le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice est le théâtre au jour de sa fête.

Notre bien-aimé Père Don Bosco tenait fort à cette pieuse tradition, qui s'est fidèlement conservée jusqu'ici; il ne manquera pas de témoigner sa reconnaissance à ceux de nos Coopérateurs qui pourront procurer à la si bonne Mère des Salésiens une joie de plus en un jour où Elle s'attend à en avoir beaucoup. Il leur saura gré également de la consolation que leur visite apportera à son Successeur.

Horaire des exercices.

La neuvaine s'ouvrira, comme à l'ordinaire, le 15 mai. Tous les jours, dans l'église de Marie Auxiliatrice, messes à partir de 4 heures 1/2 jusqu'à 11 heures; toute facilité pour s'approcher des Sacraments.

Pendant la semaine, à 5 heures 1/2 et à 7 h. 1/2, messe de communion avec exercices de piété — récitation du Rosaire, chants et prières diverses; — le soir, à 7 heures, chant d'un cantique, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

En vertu d'une concession du Souverain Pontife, toute personne qui assiste à ces offices peut gagner *trois ans* d'indulgence (1).

Le dimanche 16 mai, qui tombe dans la neuvaine, l'horaire est modifié comme il suit:

Matin:

Les deux messes basses de communauté, comme les autres jours; à 10 heures, grand'messe.

Soir:

A 2 h. 1/2 et à 4 h. 1/2, vêpres, sermon, chant des litanies de la T. S. Vierge et bénédiction du T. S. Sacrement.

Toutes les pratiques de piété, les communions et les prières de la veille de la fête, seront offertes à Dieu aux intentions des Bienfaiteurs et Bienfaitrices de l'église de Marie Auxiliatrice, des Missions, Œuvres et Maisons salésiennes.

Samedi, 22 mai.

A 3 h. 1/2, conférence de règle (2) pour les Coopérateurs et Coopératrices, conférence qui sera suivie du Salut du T. S. Sacrement.

Les personnes qui assisteront à cette conférence pourront gagner une indulgence plénière applicable aux âmes du Purgatoire.

Dimanche, 23 mai.

Veille de la fête de Marie Auxiliatrice.

Les deux messes basses de communauté, comme les autres jours, à 5 h. 1/2 et à 7 h. 1/2; communion générale. — Messes basses comme les autres jours. A 10 h., grand'messe pontificale.

(1) Cette indulgence, comme celle dont il est parlé plus bas, est applicable aux âmes du Purgatoire. En vertu d'un *Bref* de Pie IX, en date du 29 janvier 1875, cette dernière indulgence peut être gagnée par tous les fidèles n'importe quel jour de l'année, à leur choix, pourvu qu'ils visitent l'église de Marie Auxiliatrice dans les dispositions déjà indiquées, et qu'ils prient aux intentions énumérées ci-dessus.

(2) MM. les Directeurs des divers Oratoires salésiens sont instamment priés de vouloir bien, selon les règles établies, faire la Conférence des Coopérateurs le jour — avant ou après la fête — qu'ils jugeront le plus convenable.

A 6 h. 1/2, premières vêpres solennelles de Marie Auxiliatrice, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

Lundi, 24 mai.

Solennité de Marie Auxiliatrice.

Matin:

A 5 h. 1/2 et à 7 h., messes basses et communion générale, avec exécution de motets.

A 10 h. 1/2, messe pontificale solennelle de Marie Auxiliatrice et bénédiction du T. S. Sacrement.

Soir:

A 6 h., Vêpres solennelles de Marie Auxiliatrice, panégyrique et Salut du T. S. Sacrement.

Indulgence plénière.

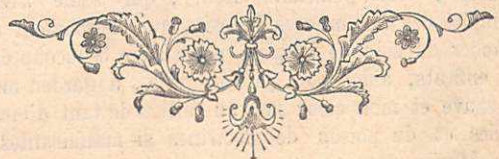
Pour toute personne qui, s'étant confessée et ayant communiqué, visitera l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, en priant pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre Sainte Mère l'Eglise.

Mardi, 25 mai.

A 7 h. 1/2, messe, communion et autres exercices de piété pour le soulagement de l'âme des Coopérateurs salésiens défunts et des membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

NB. Les personnes qui désireraient se faire inscrire dans cette Archiconfrérie n'auront qu'à donner leur nom à la sacristie.

Dans le but d'aider nos chers lecteurs à honorer la Vierge de Don Bosco en union avec la famille salésienne toute entière, nous donnons cette année-ci les prières de la neuvaine à l'usage des Associés de l'*Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice*. Nous avons l'espoir que ces formules, si touchantes dans leur brièveté, rendront service à un grand nombre d'âmes, à des communautés, à des paroisses entières.





I

O Marie, Secours puissant des Chrétiens qui recourent avec confiance au trône de votre miséricorde, écoutez les prières de ce pauvre pécheur, qui implore votre secours pour pouvoir toujours fuir le péché et les occasions de péché. *Ave Maria, etc., Gloria Patri, etc., Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis.*

II

Marie, Mère de bonté et de miséricorde, qui plus d'une fois, par votre protection visible, avez délivré le peuple chrétien des assauts de la barbarie des musulmans, délivrez, je vous prie, mon âme des assauts du démon, du monde et de la chair, et faites que je puisse remporter en tout temps une victoire complète sur les ennemis de mon âme. *Ave Maria, etc.*

III

Marie, très puissante Reine, qui seule avez triomphé des nombreuses hérésies qui cherchaient à arracher du sein de l'Eglise notre Mère beaucoup de ses enfants, aidez-moi, je vous prie, à garder ma foi sauve et mon cœur pur au milieu de tant d'embûches et du poison de doctrines si malfaisantes. *Ave Maria, etc.*

IV

Marie, ma très douce Mère, vous qui êtes la Reine des martyrs à cause des actes innombrables de courage héroïque et de force par vous pratiqués durant votre pèlerinage d'ici-bas, daignez répandre dans mon cœur la force qui m'est nécessaire pour me maintenir constant dans votre service, afin que, foulant aux pieds tout respect humain, je puisse pratiquer ouvertement et sans rougir tous mes devoirs religieux, et me montrer toujours, en toute occasion, votre fils dévoué jusqu'à la mort. *Ave Maria, etc.*

V

Marie, Mère bien-aimée, qui dans le triomphe de Pie VII avez montré votre puissant patronage, étendez miséricordieusement votre manteau virginal sur l'Eglise entière et spécialement sur la tête auguste du Souverain Pontife; défendez-le en tout temps contre les assauts de ses ennemis sans nombre; délivrez-le toujours, afin qu'il puisse conduire sûrement au port la barque de Pierre et triompher des flots orgueilleux qui tentent de la submerger. *Ave Maria, etc.*

VI

O Marie, Reine des Apôtres, prenez sous votre puissante protection les ministres sacrés et tous les fidèles de l'Eglise catholique; obtenez-leur l'esprit d'union, d'obéissance parfaite au Pontife Romain et de zèle ardent pour le salut des âmes; mais surtout, je vous prie d'étendre votre maternelle sollicitude sur les missionnaires, afin qu'ils puissent conduire toutes les nations de la terre à la vraie foi de Jésus-Christ, pour que le monde entier ne forme qu'un seul bercail sous la conduite d'un seul Pasteur. *Ave Maria, etc.*

VII

O Marie, Mère de pitié et de clémence, qui si souvent par votre intercession efficace avez sauvé les chrétiens de la peste et d'autres fléaux corporels, secourez-les maintenant et délivrez-les de la peste de l'impiété et de l'irreligion qui en mille manières s'insinue dans leur âme, pour les éloigner de l'Eglise et des pratiques de piété, surtout par le moyen des sectes, de la presse et des écoles impies. De grâce, je vous en prie, soutenez les bons afin qu'ils puissent persévérer, raffermissez les faibles et ramenez à la pénitence les pauvres dévoyés et les pécheurs, afin que triomphent sur la terre la vérité et le règne de Jésus-Christ, et que s'accroissent ainsi, avec votre gloire, le nombre des élus dans le ciel. *Ave Maria, etc.*

VIII

O Marie, Colonne spirituelle de l'Eglise et Secours des Chrétiens, je vous prie de me maintenir

stable dans la foi divine et de conserver en moi la liberté des enfants de Dieu. De mon côté, je vous promets de ne point souiller mon âme, de ne point la rendre esclave du péché, de n'être d'aucune société secrète et de ne m'enrôler jamais dans la secte maçonnique, condamnée par l'Eglise. Je vous promets d'obéir au Souverain Pontife et aux Evêques en communion avec lui, parce que je veux vivre et mourir dans le sein de la religion catholique, dans laquelle seule je puis espérer avec certitude opérer mon salut éternel. *Ave Maria*, etc.

IX

Marie, Mère toute miséricordieuse, qui de tout temps avez désiré être le Secours des chrétiens, accordez-moi votre puissant patronage durant ma vie, mais surtout à l'article de la mort, et faites qu'à près vous avoir aimée et vénérée sur la terre, je puisse aller au ciel chanter vos miséricordes. *Ave Maria*, etc.

✧ Daignez permettre que je vous loue, ô Vierge sainte.

℞ Rendez-moi fort contre vos ennemis.

PRIONS

Dieu tout-puissant, Dieu de miséricorde, qui avez établi si admirablement dans la bienheureuse Vierge Marie un secours perpétuel pour la défense du peuple chrétien, faites que fortifiés par un tel appui dans les combats de la vie, nous puissions remporter à la mort la victoire sur l'esprit du mal. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

✧ *Dignare me laudare te, Virgo sacrata.*

℞ *Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

OREMUS

Omnipotens et misericors Deus, qui ad defensionem populi Christiani in Beatissima Virgine Maria perpetuum auxilium mirabiliter constituisti; concede propitius, ut tui presidio muniti, certantes in vita, victoriam de hoste maligno consequi valeamus in morte. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

NB. Au lieu des prières qui précèdent, on pourrait aussi réciter seulement, durant neuf jours consécutifs, trois *Pater, Ave* et *Gloria* au Très Saint Sacrement, et trois *Salve Regina* à la Bienheureuse Vierge, avec les oraisons jaculatoires: Loué et remercié soit à chaque instant le Très Saint Sacrement. — *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis*, en ayant soin de s'approcher au moins une fois, durant la neuvaine ou à la fin, des Sacraments de Pénitence et d'Eucharistie.

En outre, afin d'obtenir plus facilement la protection maternelle de Marie Auxiliatrice, il serait louable que chaque fidèle ayant recours à cette protection portât sur lui une médaille bénite de la Madone de Don Bosco et fit, selon sa dévotion, une offrande en faveur du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin.

Le vénéré Don Bosco avait l'habitude de faire cette recommandation à ceux que recouraient à Marie Auxiliatrice pour en obtenir des grâces et n'importe quelle faveur spirituelle ou temporelle.



SOMMAIRE. — Une chapelle, pour l'amour de Dieu! — Un ouragan providentiel. — Cadeaux à un nouveau-né. — Une dot d'honneur — Une vente. — *Les anciens*. — La France d'outre-mer.

Le Patronage de filles dirigé par les Sœurs de Don Bosco à Lille étend de plus en plus son action bienfaisante. Dernièrement, la distribution des prix a permis de constater avec quel empressement la jeunesse du quartier vient chercher au Patronage les grâces de préservation qu'il tient en réserve. Les prix dont il s'agit ont un cachet qui ajoute encore à leur valeur: ce sont des étoffes que les mamans ont vite fait de transformer en robes, jupons, etc. La chapelle surtout est devenue trop petite. Les maçons travaillent à la doubler. Nombre de parents ont assisté à la distribution des prix, à la fin de laquelle le Directeur de la Maison salésienne a félicité les nombreuses lauréates, et engagé les familles à veiller avec soin à ce que les enfants fréquentent le Patronage.

L'agrandissement de la chapelle est une dépense imprévue qui ne manquera pas de grossir le déficit par lequel se solde toujours le budget des œuvres charitables. Mais comme, somme toute, c'est la Providence qui équilibre notre budget, nous espérons que les ressources nécessaires à l'agrandissement de la chapelle ne tarderont pas à venir.

Le mois dernier, la nouvelle maison de Rueil (près Paris) enregistrait un accident qui sera probablement le point de départ d'heureuses modifications à apporter dans une partie des bâtiments. Un matin, un ouragan enleva les trois quarts de la toiture d'une construction comprenant un vaste grenier au-dessus d'un rez-de-chaussée, construction qui devait devenir une grande vacherie. Don Ronchail se demandait comment il pourrait bien exhausser le grenier et en faire un dortoir réunissant toutes les conditions désirables: l'ouragan y a pourvu, d'une façon un peu brutale peut-être, mais avec une indéniable efficacité. En conséquence, sur le rez-de-chaussée qui deviendra un excellent préau couvert en attendant que l'on y puisse installer des classes, le dortoir souhaité ne tardera pas à s'élever.

Nous croyons peu utile d'établir longuement que ces transformations n'iront pas sans dépenses; et comme il est difficile d'exercer un recours contre l'ouragan, nous prévoyons que nos chers Coopérateurs de la capitale ne voudront pas retarder la reconstruction et la modification de locaux devenus nécessaires.

Dans la mesure du possible, nous faisons grâce à nos lecteurs du récit de fêtes qui reviennent périodiquement. Nous ne pouvons cependant pas ne point dire un mot de la Saint-Joseph à **Paris**, cette année-ci, parce qu'elle a marqué le premier hommage solennel rendu à Don Ronchail depuis son élévation à la charge d'Inspecteur de nos Maisons du Nord de la France et de la Belgique. Six des Directeurs dépendant de Don Ronchail s'étaient rendus à Ménilmontant.

Les cadeaux de fête ont prouvé une fois de plus que les nouveaux-nés concentrent toutes les affections de la famille. Nous voulons parler de la Maison récemment ouverte à *Rueil*. Dans ce qui lui était destiné, le bon Dieu a eu la première part: un gracieux autel gothique, ouvré avec amour par les petits menuisiers de l'Oratoire de Paris. Un bienfaiteur anonyme a fait les frais de la décoration et de la dorure, ne demandant en retour qu'une prière de nos enfants. Les accessoires — croix, chandeliers, canons d'autel — venaient d'une de nos Maisons située dans le voisinage de la capitale. Le tabernacle, entièrement capitonné en soie, est un don des enfants de Ménilmontant, dont la pauvreté s'est faite ingénieuse pour se payer cette munificence. Nappes, garnitures, ornements, donnés par une bienfaitrice qui s'est depuis longtemps donnée elle-même à nos Œuvres; statues de saint Joseph, du Sacré-Cœur, de saint François de Sales et de saint Louis de Gonzague, tout est pour le nouvel Oratoire de Rueil. N'oublions pas de mentionner quarante paires de draps, quatre pièces d'étoffe et de nombreux objets, indispensables quand il s'agit de pendre la crémaillère; ces dernières offrandes étaient la réponse de nos bienfaiteurs à un appel spécial.

Aucun atelier n'avait consenti à ne point être représenté par quelque chef-d'œuvre. Signalons enfin un magnifique travail de galvanoplastie — Saint-Pierre de Rome, — don de la Maison de Lille, et un rouleau d'étoffe venu de Liège. Le plus touchant des dons était sûrement la proclamation des noms des enfants qui ont mérité, à force de bonne conduite et d'application, la note d'excellence pour réjouir le cœur de leur Père.

Des transparents ornaient les fenêtres de la salle. Chacun d'eux portait les armes des villes où se trouvent des Maisons placées sous l'obédience de Don Ronchail, comme pour représenter la dépendance religieuse et filiale

que la volonté du Successeur de Don Bosco a récemment établie, pour accroître la prospérité de nos Œuvres du Nord de la France et de Belgique.

La séance récréative a dignement complété cette journée de joies familiales.

Nous croyons avoir dit ici que chaque année quatre dots d'honneur sont réparties parmi les quatorze Patronages de Paris soutenus par la Société de Saint-Vincent de Paul: deux de 700 francs et deux autres de 500. Cette fondation a pour but d'encourager les jeunes gens à fréquenter les Patronages jusqu'au moment de leur mariage, et à s'y conduire d'une façon irréprochable.

Cette année-ci, un jeune ouvrier mécanicien du Patronage salésien de Ménilmontant, M. Émile Durand, a obtenu la première de ces quatre dots d'honneur. M. Dutey-Harispe, Président général des Patronages de Paris, est venu remettre solennellement au lauréat la dot qu'il avait méritée.

Dans la salle des fêtes, Don Beissière, directeur de l'Oratoire de Paris, après avoir souhaité la bienvenue à M. le Président, donna un rapide aperçu de l'état du Patronage.

M. Dutey-Harispe répondit par une charmante allocution qui fut un éloge en règle du nouveau marié. L'assistance apprit ainsi que dès le premier jour de son admission au Patronage, d'abord en qualité d'écuyer, puis d'apprenti, et enfin d'ouvrier, Émile Durand fut constamment un modèle d'assiduité et de piété, ce qui lui permit d'obtenir, devant la Commission archiépiscopale, un certificat d'instruction religieuse (*degré supérieur*) avec mention honorable. Tous les dimanches on le voyait à la sainte Table. Dieu a récompensé ce vrai chrétien en lui donnant une compagne pieuse et vertueuse comme lui.

M. le Président félicita la famille du lauréat et proposa celui-ci à l'imitation de tous les jeunes gens des Patronages, en insistant sur la piété qui, étant utile à tout, doit être l'âme et la vie des Œuvres de jeunesse.

La partie divertissante de la solennité n'empêcha pas les nombreux invités d'assister avec recueillement au salut du T. S. Sacrement.

Le 22 mai, après la messe de 9 heures, M. l'abbé Leclerc, aumônier du Lycée de Beauvais, donnera dans la chapelle de l'Oratoire salésien de Ménilmontant un sermon de charité en faveur des orphelins de notre Maison de Paris. Ce sermon tiendra lieu de la conférence de règle que l'on doit faire à nos Coopérateurs à la fête de N.-D. Auxiliatrice. Dès maintenant, nous invitons les amis de nos Œuvres à ne point manquer à ce rendez-vous charitable.

* *

Le Patronage de **Romans** a eu lui aussi, son petit événement dans la seconde quinzaine de mars: la première distribution de récompenses sous forme de vente. Le modeste bazar contenait une série d'objets d'une indiscutable utilité, tels que: chemises, bas, bérets, chapeaux, ceintures, fournitures de classes, etc., etc. La monnaie usitée dans ces sortes de transactions, nos lecteurs la connaissent: les bons points distribués au Patronage. Quelques-uns des acheteurs possibles avaient, par négligence, déchiré leurs *billets de banque*; d'autres les avaient donnés; tous ont déploré leur imprévoyance et pleuré un bon coup à la vue des splendeurs du bazar.

Les deux plus méritants ont eu le droit de faire un choix dans l'étalage; quant aux autres, ils ont réglé leurs désirs sur leurs ressources.

La prochaine vente aura lieu le premier jeudi de juin. Nous apprenons avec satisfaction que le *service des approvisionnements* fonctionne déjà en vue du grand jour. Ainsi une excellente mère de famille, que ses nombreux enfants n'empêchent pas de penser à ceux des autres, a fait remettre à Don Renat une douzaine de paires de souliers; une autre personne a envoyé six chemises et un certain nombre d'objets. En offrant nos vifs remerciements à nos bienfaiteurs, nous les engageons à envoyer au Directeur de l'Œuvre tout ce que leur charité leur suggérera de donner. En cas de pléthore, on ne peut guère craindre qu'une chose: un fonds assuré pour la vente à venir. Les dimensions actuelles du local permettent d'envisager sans inquiétude l'éventualité d'une pluie de dons...

* *

La Saint Joseph a vu les anciens élèves de l'Oratoire Saint-Léon, à **Marseille**, se réunir pour la seconde fois dans le but d'affirmer la vitalité de l'Association fondée parmi eux l'année dernière.

Dans une adresse à Don Bologne, ils se sont exprimés en ces termes:

« La seule ambition de notre Société est de rallier sous son drapeau tous ceux de vos enfants qui savent garder au cœur le culte des souvenirs: souvenirs des bienfaits reçus, des amitiés formées, de la commune éducation, des communes aspirations, enfin, tout ce passé proche ou déjà lointain, vie d'hier auprès de maîtres vénérés, avec des camarades toujours chers. Oui, nous évoquons tout cela en ce jour, et, fiers d'un tel passé, nous y puisons le courage pour le présent, l'espérance pour l'avenir.

» Nous prions pour la paisible et laborieuse Nazareth que vous dirigez ici, pour toutes vos œuvres enfin, vous demandant en retour la continuation de vos bienfaits envers vos aînés épars aux quatre coins de la France et du monde,

mais toujours présents de cœur et d'âme quand il s'agit de reconnaissance et de camaraderie. »

Après avoir rendu cet hommage à leurs maîtres aimés, les anciens élèves ont renouvelé l'expression de la gratitude dont leur cœur est rempli à l'égard de « *l'Œuvre salésienne, inspiratrice de ces dévouements.* »

Nous sommes heureux de pouvoir dire ici que cette jeune Association a pris une part active au récent *Congrès catholique des Œuvres de jeunesse* dont Marseille a eu le réconfortant spectacle.

Le 12 mars, M. Thierry, directeur de la *France libre* de Lyon, donnait aux apprentis et novices professionnels de notre Maison de Marseille une conférence très goûtée, très applaudie aussi, pour les prémunir contre les erreurs et les doctrines modernes dangereuses.

Le lendemain, S. G. M^{gr} l'évêque de Marseille conférait l'ordination sacerdotale à un de nos jeunes confrères, D. Rosso, dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, à Saint-Joseph.

Pour répondre à un désir exprimé par Sa Grandeur, les pensionnaires, déjà très affectionnées au chant de l'Eglise, se sont chargées de l'exécution des morceaux liturgiques. De la tribune, nos enfants de l'Oratoire Saint-Léon leur donnèrent la réplique au *Veni Creator*, au *Jam non dicam vos servos*, ainsi qu'au *Te Deum* solennel. Monseigneur a daigné témoigner sa pleine satisfaction.

Le 18, les Salésiens étaient largement représentés à la consécration de l'autel monumental offert par M^{me} Noilly-Prat à la paroisse Saint-Joseph. Au nombre de près de 70, nos enfants composaient la Maîtrise et servaient à l'autel.

* *

Un mot de gratitude aux amis de l'Orphelinat agricole de **Nizas** (Hérault) qui ont bien voulu, ces temps derniers, encourager les enfants qu'ils protègent en assistant très nombreux à une séance récréative.

M. Boissière, de Lézignan, voulut bien bien présider cette petite fête, au cours de laquelle deux de nos bienfaitrices, M^{les} Rose Pouget, de Pézenas, et Foulquier, d'Uscas, firent la quête pour l'Orphelinat.

* *

Nous recevons des nouvelles de la France d'outre-mer. Elles nous viennent de **Tunis** (faubourg de *La Marsa*), d'où D. Joséphidi, directeur de l'Orphelinat, écrit au Successeur de Don Bosco:

« En une année le nombre de nos orphelins de La Marsa a doublé, et seul le manque d'un local suffisant a pu arrêter ce merveilleux développement.

La nouvelle paroisse et le nouveau Patronage sont en pleine activité. Cette double fondation, qui ne compte encore que deux mois d'existence, manque de tout, sauf de fidèles et d'enfants.

Rien n'est consolant comme le bon fonctionnement de notre Patronage du dimanche. Plus de cent enfants y viennent déjà régulièrement. Parmi eux une soixantaine environ, qui courent sur leurs trente ans, viennent chaque soir, une fois la journée de travail finie, pour assister au catéchisme, dont ils n'avaient auparavant aucune connaissance.

Je passe sous silence les centaines de garçons et de filles qui fréquentent les cours publics et viennent assister aux instructions catéchistiques données chaque jour dans notre chapelle.

Quant aux Filles de Marie Auxiliatrice, elles luttent de dévouement avec les Salésiens. Le nombre des externes qui fréquentent leur ouvroir a considérablement augmenté et serait très certainement plus considérable encore sans le défaut de ressources.

En attendant que leur zèle trouve un champ d'action plus vaste, elles s'efforcent de ramener

au berceail de l'Eglise les pauvres familles émigrées qui en ont désappris le chemin.

Voilà ce que l'on fait; mais qu'est tout cela en comparaison de ce qui reste à faire?...

En Tunisie les Salésiens auraient besoin d'une église plus vaste, et avec l'église, de tout ce qui s'ensuit: ornements sacerdotaux, nappes, vases sacrés, cloches, etc. Mais pour faire face à tous ces besoins il faudrait la bagatelle de 80,000 francs.

Les enfants de l'Oratoire sont à l'étroit dans leur petite cour: la nécessité d'un agrandissement s'imposera bientôt. Il faudrait ouvrir un autre Patronage en faveur des jeunes filles exposées à mille dangers. Il faudrait... il faudrait encore bien d'autres choses, car la moisson est abondante. Mais où sont donc les ouvriers?... comment se procurer les ressources?... Nous attendons tout cela du Père de famille. En attendant, nous n'avons pour toute fortune que le désir sincère et ardent d'étendre toujours plus le royaume de Dieu et de sauver beaucoup d'âmes.

Nous livrons ce court exposé, si éloquent dans sa brièveté, aux charitables méditations des amis de nos Œuvres.



Partie déjà construite

L'Oratoire Saint-Ambroise à Milan.

Ce qui reste à construire



ITALIE

MILAN. — L'Oratoire Saint-Ambroise: prochaine inauguration de la partie actuellement achevée.

LE 4 septembre 1895 S. É. le cardinal Ferrari, assisté de dix autres prélats, présidait la cérémonie de la pose de la première pierre du futur *Oratoire Saint-Ambroise*. L'éminent prince de l'Eglise manifesta alors le désir de voir s'achever au plus tôt des travaux qui intéressaient à si haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes

en sa ville archiépiscopale. Ainsi encouragés par leur archevêque, les membres du *Comité* et *Sous-Comité* salésiens de Milan résolurent d'activer les travaux et d'inaugurer, à l'occasion des fêtes centenaires de Saint-Ambroise, une aile du vaste Établissement projeté.

Cette résolution est désormais un fait accompli, — et accompli à la satisfaction universelle, — comme on peut en juger par la reproduction ci-jointe. On ne saurait trop louer la solidité, l'ampleur, la commodité et la sobre élégance de cette maison dont le plan est dû à M. l'architecte Cecilio Arpesani.

Sans doute, si les bâtiments sont achevés, le paiement des travaux et du matériel ne l'est pas encore, malgré l'activité et le dévouement de Don Pasquale Morganti, président du Comité et de ses généreux assesseurs. Mais nous devons remercier la divine Providence qui a suscité, pour soutenir les fils de Don Bosco, de si admirables Coopérateurs et Coopératrices, et des Bienfaiteurs qui n'ont pas douté un seul instant de la grandeur et de l'utilité de l'entreprise.





AMÉRIQUE DU SUD

BOLIVIE

DE LA PAZ A CHALLAPATA

(Lettre de S. G. Mgr. Costamagna)

(Suite (*))

Sucre (Chuquisaca) 6 avril 1896

Bien-aimé Père Don Rua,

La nouvelle Maison de La Paz, l'Oratoire Don Bosco, commençait à prendre un essor vigoureux, quatre cents enfants fréquentaient déjà le Patronage du dimanche et deux cent cinquante les écoles primaires; enfin les ateliers commençaient aussi à fonctionner. Voyant tout en train, je me décidai à partir pour Sucre, où nous devions faire la deuxième fondation bolivienne.

Les premières épreuves. — L'adieu. — Un évêque désiré. — Une mourante consolée.

Avant de quitter La Paz, j'eus des preuves indéniables que le démon est décidé à n'être pas tendre pour la Maison salésienne. Excellent pronostic. — Pendant que les Salésiens prenaient leur récréation au milieu des enfants, on entendit deux coups de fusil, et des balles sifflèrent aux oreilles de nos confrères. Ce fut ensuite le tour de dame Pauvreté, qui vint s'asseoir à leur foyer, comme pour s'arroger le droit de faire périr par la famine les gens de la maison. J'allais oublier une émeute en miniature, fomentée par deux cents garnements du pays, qui s'introduisirent dans l'Oratoire avec des airs menaçants et aux cris de: A bas les Salésiens! mais Dieu veillait sur le nouvel Établissement. Les persécutions eurent pour résultat d'accroître la

renommée et le prestige des fils de Don Bosco, au point que les quatre cents enfants fréquentant le Patronage dépassèrent bientôt le millier. Pour ce qui est de la famine, les Indiens n'eurent pas de peine à la conjurer en jetant devant l'autel de notre chapelle une quantité de légumes de toute espèce, qui entrèrent triomphalement par la fenêtre; et les bons anges de ce pays-ci, c'est-à-dire les Sœurs de Sainte-Anne et celles du Sacré Cœur, dites de *Piepus*, réussirent à chasser définitivement de notre seuil l'hôtesse peu engageante qui était venue s'y installer.

Je ne voulus pas quitter La Paz sans aller d'abord saluer Monseigneur l'évêque à *Obrojes*, petite localité peu éloignée de la ville et où Sa Grandeur était allée essayer de refaire sa santé. Ma visite coïncidait avec le dix-septième anniversaire de sa consécration épiscopale. Tel est pris qui croyait prendre: j'allais fêter le vénéré prélat et c'est moi qui le fus. De fait, Monseigneur vint à ma rencontre à la tête de la population, en poussant comme elle des vivats en mon honneur et en couvrant ma pauvre personne d'une pluie de fleurs. Les cloches sonnaient à toute volée. On se rendit à la paroisse où j'adressai au peuple une allocution en l'honneur de Monseigneur l'évêque, qui me renvoya avec infiniment d'à-propos tous mes compliments. En un mot, je fus volé comme dans un bois. Quelques instants après nous étions chez l'ancien ministre du Pérou, M. Guillaume Costas Ferreiras, ami et protecteur de nos confrères de Lima; je crois inutile de dire que là aussi j'ai subi une averse de compliments et de fleurs, grâce aux enfants des écoles. Vers le soir, au moment où je me disposais à partir, j'entendis sonner des glas: « Qui est mort, demandai-je ? »

— Personne, répondit le digne évêque; cette sonnerie s'appelle *plegaria* ou *lamento*: nous pleurons le départ de Votre Grandeur.

On remplit notre voiture de fleurs, et, tout émus, nous primes congé de nos hôtes. Une heure après nous étions de retour à La Paz au milieu de nos confrères. Le lendemain de très grand matin, *ante lucem*, accompagné de plusieurs de nos amis, je me rendis au bureau de l'omnibus. Les Indiens balayaient la ville, en vertu d'un privilège que nul ne leur envie. Leur système est ce qu'il y a de plus pri-

(*) Voir BULLETIN de février, mars et avril 1897.

mitif. Les deux mains armées d'un tout petit balai non emmanché, pliés en deux, ils balayaient sans relâche, ce qui ne les empêche pas de laisser derrière eux la moitié des balayures, en dépit des efforts herculéens qu'ils font pour nettoyer la rue. Par tous les temps ils sont nu-pieds; en revanche, ne se fiant pas à leur opulente tignasse, ils se coiffent en outre d'un bonnet de laine emprisonnant les oreilles, et recouvrent le tout d'une horreur de chapeau, également de laine. C'est le costume officiel des Indiens *Aimara*, et malheur à qui s'aviserait d'en médire.

Au bureau de l'omnibus je retrouvai le vénérable octogénaire dont j'ai déjà parlé, le R. P. Sans, des Réformés, accompagné du Père Pérez, qui, sachant que je voyageais seul, me donna pour compagnon un jeune frère laïque chargé de me servir d'ange gardien jusqu'à *Oruro*. Je remerciai cordialement le vénérable religieux, je bénis encore une fois mes confrères, nos amis et nos bienfaiteurs groupés autour de la voiture, et je me mis en route avec mon cher compagnon de voyage, afin d'arriver à trois heures du soir à *Azo-Azo*, où les fidèles m'attendaient pour la confirmation.

Il était écrit que nous ne devions pas avoir de chance. Nous marchions depuis une petite heure quand il prit fantaisie au timon de casser : par une sorte de miracle, notre tête resta sur nos épaules. Quant aux mules de notre attelage, elles paraissaient trotter sur place. — Quelle patache ! grognait un de mes voisins ; — C'est une voiture impossible, ajoutait un vieux Monsieur, citoyen du Canada. Bref nous arrivâmes à deux heures du matin à *Azo-Azo* où la population, réunie à l'église, nous avait attendus patiemment depuis deux heures de l'après-midi. Je commençai à donner la confirmation, ce qui nous mena jusqu'à dix heures, moment où je pus enfin renvoyer tout ce monde content. J'essayai alors de sortir de l'église : un des travaux d'Hercule. Tous ces braves gens se précipitaient sur moi pour baiser mon anneau pastoral ou pour me couvrir de fleurs, sans trop examiner si on n'allait pas étouffer ou aveugler la glorieuse victime de cette démonstration. Tout en me débattant pour respirer, je pus jouir du curieux spectacle qu'offraient, dans une chapelle latérale, les mamans et leur progéniture. Elles étendaient à terre un mouchoir rouge, elles y couchaient leur bébé, et puis, après lui avoir lié les pieds avec deux des coins du mouchoir, elles jetaient sur leurs épaules ce singulier paquet, qu'elles y assujétissaient en prenant dans leurs mains les deux coins disponibles du mouchoir. La gent enfantine pleurait, criait, trépignait avec un entrain remarquable, sans que personne eût l'air d'y faire attention.

Le lendemain, à quatre heures du matin, l'église était pleine d'Indiens qui, après la messe, nous accompagnèrent à l'omnibus.

Vers onze heures nous étions à *Sica-Sica*. L'excellent curé de l'endroit, entouré de son peuple, vint me présenter ses hommages et m'inviter à donner la confirmation, mais l'omnibus allait repartir : force m'était de le reprendre sous peine de dépenser cent cinquante écus que je n'avais point, pour me rendre à *Oruro* en voiture particulière. Je visitai l'ancienne église paroissiale qu'un des grands rois d'Espagne, Philippe V, a fait construire, et je bénis le peuple. Monsieur le Curé fit apporter un fauteuil au milieu de la place, et la population entière défila devant moi pour baiser mon anneau pastoral, tandis que les cloches sonnaient tristement la *plegaria* d'usage pour le départ de l'évêque. Vers le soir je dus descendre de voiture et entrer dans les cabanes des *Biscayani* pour assister une pauvre mourante à qui la vue de l'évêque arracha des larmes de consolation. Elle se confessa et se disposa à la mort avec la plus touchante résignation. Au moment où je quittai la cabane, toute la famille se jeta à mes pieds pour me remercier, en baisant mon anneau pastoral, ma croix pectorale et mes mains ; quelques-uns même approchaient mon surtout de leurs yeux et l'y frottaient, comme pour prendre la bénédiction. Quelle foi chez ces pauvres Indiens !

Une heure après le coucher du soleil nous arrivâmes à *Caracollo* où, là aussi, le peuple m'attendait pour la confirmation. Je travaillai ferme jusqu'à dix heures, mais sans pouvoir finir. A trois heures du matin j'étais de nouveau à l'église, mais privé de l'aide du curé, que l'on avait appelé durant la nuit pour confesser dans une des seize annexes de la paroisse. Pauvre *Caracollo* ! On n'y peut presque jamais adorer le T. S. Sacrement, parce que le curé y passe à peine quelques jours chaque année. Je fus assisté à l'autel par le jeune Franciscain qui m'avait accompagné, et par le sacristain. A mesure que se présentait un enfant de sept ans, le premier lui mettait sous les yeux un crucifix pour le provoquer à la contrition parfaite, tandis que le sacristain, d'un ton d'autorité, criait très fort aux confirmands : « *Imasutiqui* ? Comment t'appelles-tu ? » — Mais le pauvre petit ne sachant pas encore parler, le sacristain, élevant encore la voix, criait à tue-tête en s'adressant au parrain : « *Imasuti* ? — Comment s'appelle-t-il ? »

Je renonce à décrire par le menu les scènes grotesques dont j'ai été gratifié au cours de cette matinée célebre ; je ne dirai rien non plus de la cacophonie sifflante de l'orgue extraordinaire de l'église, que l'on aurait pris pour un repaire de reptiles de toutes tailles et en colère ; enfin je veux jeter un voile sur le désordre inénarrable causé par le manque absolu de tout ce qui aurait pu contribuer à la décence des offices et des cérémonies..... Pauvre paroisse ! et penser qu'elle est presque aussi vaste qu'un diocèse.

Ma pensée volait alors aux solennités importantes qui réjouissent le cœur des populations catholiques d'Europe, et, pour ne parler que de notre beau pays, de Piémont et de Lombardie. Je me disais alors : Qu'ils sont heureux nos compatriotes ! Mais aussi quel compte n'auront-ils pas à rendre à Dieu !

Retour à Oruro. — Rébellion du régiment de Valliviano. — Encore six mille confirmés. — Mes consolations de Challapata.

Le 7 mars, vers midi nous étions à Oruro, où nous attendait l'excellent préfet, M. Samuel-Gonzalès Portal, qui me conduisit dans son palais et me fit l'accueil le plus cordial. Deux heures plus tard arriva de Cocha-Babba un régiment de cavalerie, le Valliviano, qui fut reçu avec joie par la population, et qui devait, peu après, semer dans la pauvre ville la désolation et la mort. Il s'agissait d'un régiment révolté contre le gouvernement suprême, qui venait de lui donner un autre colonel. Le Préfet, qui leur notifia cette décision, faillit être mis à mort par les malheureux rebelles. Pour comble de malheur, le quartier qui avait reçu les révoltés était contigu au palais préfectoral. On apprit à temps que le régiment indiscipliné devait attaquer la Préfecture vers 1 heure du matin. Nous passâmes une nuit pleine d'angoisses ; mais comme nous étions tout à fait sur la défensive, les rebelles n'osèrent pas ouvrir les hostilités.

Le jour suivant, 8 mars, fête de saint Jean de Dieu, était un dimanche. A 6 heures du matin je sortis de la Préfecture pour aller célébrer, tout près de là, dans l'église de l'hôpital, qui est précisément dédiée à ce glorieux ami des pauvres et des malades. Obligé de traverser les rangs des soldats chargés de défendre la Préfecture, j'eus de leur chef l'assurance que nous n'avions plus à craindre d'être attaqués ; avant de prendre congé d'eux, je les bénis. A l'église je prononçai une allocution pour tâcher de faire comprendre aux fidèles que si la paix n'existe pas entre les chrétiens, c'est précisément parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes en paix avec Dieu ; et je les exhortais chaleureusement à conclure promptement cette paix en se préparant à faire leurs Pâques, lorsqu'eut lieu la première décharge de Remingtons. Vous jugez du désarroi : au milieu des cris et des pleurs, c'est à qui fuira plus vite. Dès la fin de la messe on apporte des blessés à l'hôpital voisin, et je me mets aussitôt à seconder les bons Pères franciscains, qui prodiguent aux victimes de la guerre civile les secours spirituels dont elles ont besoin.

La fusillade dura une heure. Quand elle eut cessé, je rentrais à la Préfecture à travers des lacs de sang....

Dans le palais, j'eus la joie de ne trouver ni un mort ni un blessé. Pendant que le

préfet dirigeait la défense, et que les balles sifflaient dans toutes les directions, sa femme et ses quatre fils, agenouillés devant une image de la T. S. Vierge, priaient les bras en croix. Tous les appartements de la Préfecture, y compris ma chambre, furent criblés de balles, mais sans qu'on n'eût à déplorer aucun accident de personnes, tandis que les rebelles eurent sept morts, et de nombreux blessés. Je pus voir de mes yeux les révoltés prendre la fuite et se réfugier sur les hauteurs voisines, où l'armée régulière leur donnait la chasse sans pitié. Dieu veuille pardonner à tous ceux qui en ont besoin, et disposer à la clémence les vainqueurs.

A 10 heures du matin je commençai à donner la Confirmation, que l'on avait annoncée longtemps auparavant. Mais très peu de fidèles osèrent sortir de chez eux. Vers deux heures de l'après-midi l'église fut envahie et je dus confirmer jusqu'à nuit noire. Cette journée fut pour moi riche d'éducation. Je vis des parrains recevoir d'abord eux-mêmes le sacrement et puis me présenter d'un seul coup deux, trois et même quatre filleuls, un sur chaque bras, les autres devant eux et à leurs pieds. Plusieurs marraines imitaient cet exemple, avec cette différence qu'elles me présentaient le troisième et le quatrième filleul en s'inclinant devant moi pour les faire surgir de derrière leurs épaules, bien et dûment ficelés dans le classique mouchoir.

La nuit qui suivit ce jour si triste, j'aurais dû la passer chez le consul du Chili, qui tenait à m'offrir un abri plus sûr : mais je n'eus pas le cœur d'abandonner le digne Préfet et son excellente famille. Le Vicaire de la paroisse, M. Teisidi, eut la charité de nous tenir compagnie durant deux nuits consécutives, parce que le danger d'une nouvelle révolution n'avait pas encore disparu. Le lundi suivant, 9 mars, quoique j'eusse déjà confirmé plus de trois mille personnes, il me fallut administrer le même sacrement à un nombre à peu près égal de fidèles. Cette fois tout se passa dans le plus grand ordre, grâce aux efforts inouïs de Monseigneur l'évêque et de son clergé qui, en l'absence de la police, durent lutter corps à corps avec la multitude afin d'empêcher le retour des inconvénients que nous avions eu à déplorer.

Le lendemain, 10 mars, M. le Préfet qui avait assisté à ma messe de 4 heures du matin, m'accompagna à la gare, où nous dûmes nous séparer comme deux amis de longue date. J'appelai sur ce vaillant chrétien les meilleures bénédictions du Seigneur.

A 10 heures du matin je descendais à Challapata, où l'on m'attendait depuis un mois pour la Confirmation. Pauvres gens ! Au cours du siècle qui s'achève ils n'ont pas vu une seule fois un évêque au milieu d'eux. Aussi n'essaierai-je pas de décrire l'allégresse de ce bon peuple, qui est si chrétien, grâce

au zèle et à la piété de son vénérable curé octogénaire, qui fait le catéchisme en trois langues : *español, quicha* et *aimara*.

À la gare, qui est encore à deux kilomètres de l'église paroissiale, je trouvai, outre une foule énorme, les autorités civiles du pays et le sous-préfet de *Poopó*, ville voisine. M. le curé et les autres prêtres étaient retenus à l'église par les confessions des confirmands. On mit à ma disposition la pacifique monture du vieux curé, et puis, placé au centre d'un vaste demi-cercle vivant et suivi d'une immense colonne, à cheval comme tout le reste, nous nous dirigeâmes vers la paroisse. Sur le seuil du pays nous fûmes accueillis au son des cloches et par l'inévitable pluie de fleurs. Mon cheval en fut impressionné au point que l'équilibre de son cavalier faillit être totalement compromis.

Nous voici à l'église pour le chant du *Te Deum*. Quelle belle église, imposante et bien tenue ! Les cases des pauvres Indiens sont presque toutes en boue séchée au soleil, recouvertes de chaume, et surmontées d'une croix de bois qui en orne et en protège la faite ; mais la maison de Dieu est vraiment digne de Lui. Chandeliers, pupitres, devants d'autels, anges porte-flambeaux, etc., etc., tout est en argent massif. On voit que cet excellent curé et ses paroissiens sont dévorés du zèle de la maison de Dieu.

Après une frugale collation je commençai à administrer le sacrement. Ailleurs j'avais dû confirmer des manières de Nicodèmes : ici, au contraire, je vis défiler en bon ordre et sans l'ombre de respect humain une paroisse entière d'environ trois mille âmes, depuis le nonagénaire jusqu'au plus petit enfant, et recevoir avec la plus grande piété l'Esprit-Saint avec ses dons et leurs fruits. Vous devinez que la consolation dont me remplit une scène aussi touchante m'empêcha d'éprouver la moindre fatigue.

Vers le soir, la pieuse cérémonie terminée, je sortis sur la place de l'église où le peuple m'attendait. Rayonnants de joie, ils étaient tous là, vieillards et jeunes gens, hommes et femmes, le front ceint de beaux rubans multicolores et aux tons chauds, inclinant la tête pour que l'évêque pût les bénir. Comme ailleurs aussi, un certain nombre d'entre eux, non contents de baiser mes mains et mon anneau pastoral, se servaient de ma *cappa* pour frotter leurs yeux et leur front. Quant aux mères, agenouillées et inclinées devant moi, elles me faisaient signe de bénir les petites têtes des enfants qu'elles portaient ficelés derrière leurs épaules.

Ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes à la cure, où l'on me présenta aussitôt les sept caciques placés à la tête des sept annexes de Challapata. Chacun d'eux portait avec beaucoup de solennité trois, cinq, six et même sept bâtons de commandement

richement décorés et au pommeau d'argent. Ces insignes leur venaient des vieux caciques leurs ancêtres. Ces chefs de tribu ont le droit et le devoir de percevoir les impôts et toutes les capitations de leur peuplade respective, pour les remettre au *Corregidor* qui, à son tour, les verse entre les mains du préfet de la province ou département. Je donnai à chacun d'eux un scapulaire et une médaille de Marie Auxiliatrice ; je les bénis et les renvoyai tout heureux.

J'aurais eu le droit de croire que ces longues séances de Confirmation étaient bien finies, mais le lendemain les fidèles de *Poopó*, de *Huari* et autres villages voisins affluèrent de telle façon, que j'eus du travail pour toute la journée ; aussi le soir étions-nous à bout de forces. Heureusement ce jour même arrivèrent de Valparaiso, sous la conduite de Don Gasparoli, les chers Salésiens destinés à la fondation de Sucre ; grâce à eux je fus soulagé au moment où j'en avais réellement besoin : en deux jours j'avais confirmé environ cinq mille personnes.

Le lendemain, 12 mars, de très grand matin, après que j'eus célébré la sainte messe et confirmé encore trois cents fidèles, le lever du soleil nous trouva sur nos mules et prêts à partir pour *Potosi*. La population entière de Challapata nous accompagna jusqu'à cinq cents mètres du pays. Beaucoup de ces braves gens pleuraient. Avant de les bénir une dernière fois, je leur recommandai l'obéissance à leur curé, mais aussi à l'intendant, surtout en ce qui concerne, pour ce dernier, l'hygiène publique, afin que l'on ne vit plus, comme par le passé, des enfants couverts de petite vérole transportés çà et là, avec péril évident pour eux et danger sérieux de contagion pour les autres. Ils me promirent d'obéir. Ils s'approchèrent ensuite de moi en inclinant la tête, je les bénis tous et pris congé d'eux.

(A suivre.)

PATAGONIE CENTRALE

Une visite aux Indiens Tehuelches

(Lettre de Don Bernard Vacchina).

(Suite (1))

On ne peut vraiment comprendre comment, dans ces contrées presque désertes, les nouvelles se répandent en si peu de temps jusqu'aux régions les plus éloignées. Nous étions arrivés depuis vingt-quatre heures à peine et déjà plus de quarante personnes notables des divers pays circonvoisins étaient venues offrir leurs hommages à M. le Gouverneur. Je ne fus pas oublié, tant s'en faut. Un brave homme, posses-

(1) Voir *Bulletin* de mars et d'avril 1897.

seur d'immenses pâturages, me fit présent d'un agneau choisi parmi les plus gras de ses troupeaux. J'ai reçu la même offrande de deux frères Espagnols qui m'ont demandé en retour de célébrer le lendemain une messe pour un de leurs parents, mort subitement d'un accident de voiture; ils me prièrent aussi de vouloir bien aller bénir sa tombe peu distante de là: ils se chargeraient eux-mêmes de tout disposer pour les cérémonies, et d'inviter leurs amis et connaissances.

Dans la vallée de Téca. — Souscription pour la construction d'une chapelle. — Entrevue avec le cacique Sac-Mata.

Ce soir-là, quand la nuit humide vint nous entourer de ses ombres et qu'une à une les étoiles tombèrent dans le firmament, nous invitant tous au sommeil, libre enfin, je me rendis dans l'unique salle de la maison Pecoraro afin de tout disposer pour la cérémonie du jour suivant. Qu'il était beau mon petit autel portatif élevé sur une estrade, et orné des fleurs sauvages de la vallée du Téca! Qu'il a dû être heureux Jésus-Hostie quand le lendemain il est venu bénir une assistance aussi nombreuse que recueillie! Je remarquai dans la salle le cacique Sac-Mata en compagnie de son fils et du capitaine Edouard Prané, son cousin. M. Tello, désireux de donner un témoignage public de sa foi, voulut bien me servir la Messe, au cours de laquelle il fit la sainte communion. A l'évangile, je me retournai pour adresser une courte exhortation à l'auditoire. Ce n'était pas chose facile assurément. Mes auditeurs appartenaient à toutes les religions: anglicans de la haute et basse Eglise, méthodistes, calvinistes, indépendants et infidèles; il fallait trouver le moyen de dire quelques paroles d'encouragement à mes chrétiens sans blesser les susceptibilités d'aucun des assistants. L'acte de foi des deux frères Espagnols me fournit une entrée en matière, d'où je voguai bientôt à pleines voiles à travers les sujets essentiels de notre religion, se rapportant au fait que rappelait la cérémonie. Je les entretins alors de la brièveté de la vie, de la vanité des biens terrestres, de la mort toujours prête à nous frapper au moment où nous y pensons le moins... Le Seigneur voulut sans doute récompenser ma bonne volonté: je fus écouté avec la plus religieuse attention et j'ai même surpris des larmes dans les yeux de plusieurs des assistants. Pauvres gens! privés pendant une grande partie de l'année du ministre de Dieu, ils buvaient, pour ainsi dire, mes enseignements, comme le voyageur altéré boit avec avidité la première eau qu'il trouve.

M. le Gouverneur profita de cette occasion pour proposer, avec le sens chrétien qui le distingue, l'érection en ces lieux d'une

chapelle dédiée à Marie Auxiliatrice. Il ouvrit aussitôt la liste de souscription en s'inscrivant pour la somme de 200 frcs. De mon côté j'en promis autant, et dès ce jour même les offrandes vinrent abondantes. Actuellement notre projet est en voie d'exécution.

Ce fait me remet dans l'esprit le souvenir de Don Bosco. Mgr Cagliero m'a raconté autrefois que notre vénéré Fondateur lui manifestait très souvent son bonheur de voir célébrer les gloires de notre bonne Mère sur les rives du Rio Negro. En ce temps-là, ce fleuve était le point terminus de nos Missions. Quelle joie éprouvera donc notre bon Père quand, sous peu sans doute, les louanges de la céleste Protectrice des Salésiens seront redites par les échos des montagnes du Téca! Quelles que puissent être désormais les peines que Dieu me réserve au cours de cette Mission, je m'estimerai suffisamment récompensé de mes fatigues.

Je vous ai dit plus haut qu'au nombre de nos visiteurs se trouvait le cacique Sac-Mata. Il est âgé d'environ cinquante ans, a la peau bronzée et la taille moyenne; ses cheveux sont épais et noirs; son regard pénétrant laisse entrevoir un grand fonds de bonté. Il sait très bien l'espagnol, mais dans la conversation il parle peu, écoute beaucoup et pèse tous ses mots comme ferait un vieux diplomate.

— « Je suis chrétien, me dit-il en me voyant, ma femme est chrétienne et nous avons en grande estime le Père Milanesio. Quel homme, malepeste! il parle notre idiome comme nous et porte une grande affection aux pauvres *paisanos*, — c'est ainsi que les Indiens s'appellent eux-mêmes.

— Et moi, ne m'aimerez-vous pas? Je suis l'ami, le frère du Père Milanesio, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous venir en aide.

— Nous ne vous connaissons pas encore, mais avec le temps nous deviendrons bons amis.

Tandis que nous discourions ainsi, un jeune Indien, joyeux et vif comme un cabri en liberté, s'approcha de nous. « C'est mon fils, me dit Sac-Mata; le P. Milanesio l'a baptisé; il s'appelle Venance. » — J'attirai l'enfant près de moi et lui présentai un crucifix; ses yeux eurent alors un éclair de joie inaccoutumée; il le prit et me fit comprendre par signes que désormais il l'aurait toujours avec lui. Quant à moi, voyant les bonnes dispositions de ce fils des Pampas, je demandai au cacique de l'emmener quelque temps à Rawson. — « *Quien sabe?* Qui sait? » Ce fut toute sa réponse. Autrefois les Indiens confiaient volontiers leurs enfants aux blancs à charge pour ceux-ci de les élever; mais bien souvent des hommes moins civilisés que les sauvages eux-mêmes maltrai- taient ces pauvres petits êtres, dont ils faisaient des esclaves; après plusieurs années

ils les renvoyaient dans leur tribu aussi ignorants et plus vicieux qu'ils n'en étaient venus.

Notre conversation fut ensuite languissante et sans intérêt, jusqu'au moment où, sans détours, je posai à mon interlocuteur une question au sujet de Cayupul. Il s'y attendait et me répondit :

— Il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; on a exagéré beaucoup les étrangetés de ce prétendu devin.

— Mais il est vrai cependant que Cayupul veut se faire passer pour un envoyé de Dieu. Sac-Mata le croit-il ?

— Comment voulez-vous que je croie un homme qui ne dit que des sottises ?... Ma femme connaît très bien les commandements du Père Milanésio.

— Si tu ne crois pas à la bonne foi de cet homme, pourquoi ne mets-tu pas fin à ses désordres ? Il appauvrit tes sujets en exigeant d'eux des offrandes dont il se réserve la meilleure part, tandis qu'il gaspille le reste en sacrifices inutiles et mauvais. Il était pauvre autrefois : aujourd'hui il possède de nombreux troupeaux de moutons, de vaches et de chevaux. Où a-t-il pris tout cela ?... Pour lui sont les meilleurs morceaux, pour ses bêtes les meilleurs pâturages ; de nombreux serviteurs l'accompagnent.... Et ce n'est pas tout. Il fait une chose que Dieu désapprouve : il excite les Indiens à la révolte. Sais-tu ce qui arrivera ? Les soldats viendront et ils vous emmèneront tous prisonniers, loin, bien loin de vos femmes et de vos enfants. Souviens-toi de ce qui a été fait au cacique Sayuhuèque sur le Rio Negro. Penses-y bien, Sac-Mata. Il faut choisir : rester au milieu des tiens, respecté, aimé, ou bien être emmené en un pays inconnu...

Le cacique se taisait ; après un moment de silence je repris :

— Sais-tu, Sac-Mata, ce que l'on dit de toi ?... Les gens de ta tribu répètent à qui veut l'entendre que tu es un homme désormais inutile, que tu t'es laissé déposséder de ton autorité par Cayupul et son favori Salpu. Ta femme te dira assurément tout cela si tu le lui demandes.

A ces dernières paroles, mon interlocuteur était devenu profondément triste et pensif : — « Encore une fois, je ne crois rien de ce que dit Cayupul ; assurément il ne m'enlèvera pas mon autorité. Mais je n'ai pu faire ce que tu dis parce que la plus grande partie de notre tribu croit en sa mission. Si j'avais tenté de me débarrasser de lui, je n'aurais plus à présent aucune autorité. Au reste ce que l'on t'a dit, Père, n'est pas vrai : tu as cru toutes les mauvaises langues.

— Mais ce que je dis, tout le monde le répète ; il doit y avoir là une part de vérité. En tout état de cause, écoute encore ce que je vais te dire, tu en profiteras ensuite comme

tu l'entendras ; quant à moi, je te parle en prêtre et crois faire mon devoir en te donnant ces conseils. M. Tello est décidé à soutenir ta cause parce qu'il a confiance en toi ; je pense même qu'il t'offrira, au nom du gouvernement, la charge de chef de police de ta tribu. Fais-lui visite, rends-toi à ses légitimes désirs et tout ira pour le mieux. A mon avis tu devrais avoir plus de confiance en lui : il n'est pas soldat, il est déjà assez âgé, bon chrétien et il vous aime.... Pour tout dire, il a entrepris cette excursion uniquement en vue d'aviser plus efficacement aux moyens de vous venir en aide. En ce moment, il cherche une vallée fertile pour y créer une colonie avec église, école, médecin, etc., etc. »

Le visage de Sac-Mata prit alors une expression de joie vive et il reprit aussitôt : « Ou *Lañeu* ou *Génua* : ce sont deux vallées où abondent les pâturages, où ne manquent ni l'eau ni le bois : la température y est modérée ; on pourrait y établir quelques plantations. Et puis, nous serons dans le voisinage des gorges où nous pourrions chasser les *guanacos*.

— Très bien : ces vallées appartiennent encore au fisc et assurément Sac-Mata obtiendra l'une ou l'autre. Compte sur le bon vouloir du Gouverneur.

— Dis-lui, Père, que je préfère *Génua*. *Lañeu* me rappelle de trop tristes souvenirs. Là sont morts deux cents des nôtres dans une guerre contre les Araucaniens ; là j'ai perdu mon oncle, le cacique le plus riche de ces contrées, après *Calcufurá*. Il était riche... très riche.... mon père te le dirait.... O'est en mémoire de ce triste événement que nous avons appelé cette vallée *Lañeu*, ce qui signifie « *champs des morts*. »

Pendant notre entretien, on avait achevé les derniers préparatifs pour une course de chevaux. Tous, Européens et Indiens, y étaient invités : je m'y rendis en compagnie du cacique, qui put entretenir longuement M. le Gouverneur. Entre autres choses réglées au cours de cette entrevue, Sac-Mata promit de réunir tous les membres de sa tribu à *Génua*, où M. Tello se trouverait le 25 janvier suivant. Ils décidèrent aussi de signifier à Cayupul d'avoir à comparaître au plus tôt devant le commissariat de police de la colonie dite du « *Seize-Octobre* », où nous devions nous rendre sous peu.

Dans cette vallée de *Téca* j'ai eu le bonheur d'administrer le sacrement de baptême et de confirmation à bon nombre de néophytes et de bénir plusieurs mariages.

Dans la tente du capitaine Prané.

— Abrutissement de ces pauvres Indiens. — Résultats de cette Mission.

Le 26 novembre nous arrivons à *Walcaína* (lieu de prédilection), sur les bords du *Téca*.

Leufu, où les gens du capitaine Édouard Prané, dont je vous ai parlé plus haut, avaient dressé leurs tentes. Je n'avais que juste le temps de catéchiser ces pauvres sauvages; aussi me mis-je aussitôt en devoir de commencer la visite des différentes familles. *A tout seigneur, tout honneur*; ma première visite fut donc pour le chef de la tribu. Mais hélas, Édouard Prané cuvait honteusement son abominable *trois-six*. Dès qu'il me vit, il commença à bégayer des excuses: « Que veux-tu, Père, il faut fêter l'arrivée du Gouverneur... Regarde donc mes gens, ils sont plus ivres que moi. » Et ce disant, il me montrait un groupe d'Indiens étendus ivres-morts non loin de sa tente. — Que faire avec de tels hommes?... Plusieurs femmes se trouvaient là, occupées à filer, en compagnie de jeunes filles à peine vêtues d'une robe déguenillée. Je résolus de leur offrir les secours de mon ministère, pour le moment inutile auprès de leurs frères ou époux. J'en interpelle une: — « Je m'appelle Cécile, répondit-elle; le Père Milanesio m'a fait chrétienne, là-bas, tout là-bas, sur les rives du Rio Negro. Ma sœur Titulcar, qui est ici près de moi, était alors absente. Elle n'a pas pu apprendre la prière; elle est encore *paisana* — infidèle.

Je me tournais alors vers Titulcar:

— « Eh bien, Titulcar, veux-tu apprendre la prière et devenir chrétienne? »

— Pourquoi non? Si tu me l'enseignes, je me ferai baptiser.

Après du capitaine, se trouvait une Indienne, sale, échevelée, assise sur une peau de mouton, et qui semblait fort indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle.

— Et toi, comment te nommes-tu? lui dis-je. Es-tu chrétienne?

— Je suis baptisée; on m'appelle Thérèse. Le capitaine Prané est mon frère. J'ai épousé un *étranger* dont j'ai eu quatre enfants.

— Ces enfants sont-ils baptisés?

— Non, l'étranger ne le veut pas.

— Où donc se trouve-t-il, cet homme, afin que j'aie lui demander l'autorisation d'enseigner la prière à ces pauvres petits?

— Ne le cherche pas, Père; il est loin, bien loin d'ici; ses troupeaux paissent sur les bords du Rio Negro et sa demeure est à *Rocca*. Cet étranger est un méchant homme: il m'a fait longtemps souffrir, et puis, un jour il m'a abandonnée sans ressources avec mes quatre enfants. Mais avec l'aide de mon frère Pescò j'ai pu lui voler trente vaches. Il m'a fait savoir qu'il me les reprendrait de gré ou de force: comment ferai-je alors pour trouver de quoi manger?

— Ne crains rien; je te recommanderai à M. le Gouverneur et ces vaches resteront ta propriété et celle de tes fils. Seulement tu es chrétienne et tu dois connaître la prière du Père Milanesio: il faut faire baptiser tes enfants.

— Je le veux bien: enseigne-leur la prière.

A ce moment entra une Indienne à la démarche de reine, et que toutes les autres paraissaient entourer de respect. Sans qu'elle daignât saluer personne, elle alla s'étendre sur des peaux de guanacos, et dans cette posture se mit en devoir de me faire les honneurs de sa demeure. Comme elle ne comprenait pas l'espagnol, j'en profitai pour interroger Thérèse.

— C'est la première femme de Prané, me dit-elle.

— Comment? la première: il en a donc une autre?

— Certainement: la voici. — Et elle me montrait, assise à peu de distance de là, une femme qui pouvait avoir vingt-cinq ans, toute parée de colliers, de bracelets de corail; deux pendants en argent d'une extraordinaire grosseur ornaient ses oreilles, dont ils déchiraient les lobes. Le capitaine, qui jusqu'alors avait affecté de dormir, voulut prévenir mes reproches: « *Yó non cristiano; yó paisano* — *Je ne suis pas chrétien, moi, je suis un infidèle.* » — « Tu n'es qu'un triste sire, lui répondis-je; je sais bien que tu as été baptisé; et d'ailleurs ne le serais-tu pas, Dieu a fait sa loi pour tous, pour les chrétiens comme pour les *paisanos*, et cette loi tu la connaissais. » Et tandis que je me disposais à lui adresser une verte remontrance, mon rusé capitaine retomba dans son sommeil de plomb. J'étais désireux de savoir comment se pratiquait la charité dans cette malheureuse famille; Thérèse ne me laissa pas le temps de l'interroger.

— Père, les deux femmes sont toujours en lutte; elles se prennent souvent aux cheveux et alors nous assistons à de belles scènes!...

— Ton frère ne peut-il pas empêcher ces disputes?

— Prané s'en fait une récréation; il rit comme nous, et quand il est fatigué des cris de ces mégères, il les met d'accord, en leur administrant une solide bastonnade.

— Je comprends: la paix est signée avec des nerfs de bœufs.

Et là, dans cet *toldo* témoin de scènes abominables, je ne pus m'empêcher de donner à ces pauvres déshéritées une leçon de vie chrétienne. Elles m'écoutaient attentivement, sans doute, mais dans leurs yeux atones je pouvais lire qu'elles ne me comprenaient pas, tant est profonde leur abjection. O bienheureuse mille fois la femme que le christianisme a réhabilitée, et mille fois ingrate celle qui n'aimerait pas Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui l'a tirée de cette horrible servitude!

Je continuai ma visite par celle d'une tente voisine où se trouvait une Indienne chilienne du nom d'Aurélié, baptisée par Don Milanesio. C'est une femme singulière que celle-là: singulière du moins dans cette

région. Elle a le teint blanc, elle est toujours d'une propreté remarquable; simple et correcte envers tous, on la croirait cependant hyponcondriaque: jamais un sourire ne vient effleurer ses lèvres. Quand on s'entretient avec elle, elle ne manque jamais de se plaindre de ce qu'elle n'a pas d'enfants.

— Amélie, te souviens tu de la prière du Père Milanese?

— Oui, *Taita* (Père), et toujours avec plaisir; mon mari l'apprendrait aussi bien volontiers, si tu voulais la lui enseigner.

Je me gardai bien de repousser des avances aussi précieuses et bientôt la leçon commença: mais quelle leçon, grand Dieu! Le pauvre homme ne savait pas un mot d'espagnol et sa femme devait nous servir d'interprète; mais mon auditeur était si attentif et semblait si admirablement disposé que je passai là une heure entière. Pendant tout ce temps la brave femme ne m'avait pas encore parlé une seule fois de la peine cuisante qui la tourmentait, et je me disais déjà: Cette fois Amélie fera mentir le proverbe, quand au moment où je me retournais pour sortir, elle s'approcha humblement de moi et me dit: « Père, nous n'avons pas d'enfants; à qui reviendront nos moutons et nos vaches si l'un de nous deux vient à mourir? »

— A celui qui restera, lui répondis-je.

— Mais le commissaire de police ne voudra pas; nous n'avons pas de *papel* — papiers.

— Tranquillise-toi; je me charge de vous les obtenir et de vous les apporter à mon retour. En attendant, présentez-vous à l'officier d'état civil pour qu'il vous reconnaisse comme époux.

Je fis successivement la visite de toutes les autres familles, mais partout les hommes étaient ivres; quant aux femmes, elles sont dans un tel état d'abjection qu'il faudrait toute la puissance de la grâce de Dieu pour les relever.

Le lendemain le soleil se leva pour éclairer notre départ. Le capitaine Prané ne voulut pas nous laisser aller sans nous offrir un splendide festin: du lait frais, de la viande encore saignante et dont la seule vue amenait le cœur sur les lèvres, mais que la faim nous fit trouver excellente. Je bénis une dernière fois ces pauvres Indiens auxquels, par suite de leur ivresse, je n'avais pu faire tout le bien que j'aurais désiré, et je rejoignis la caravane déjà en marche. Mes efforts n'avaient pas été absolument sans résultat; pendant notre séjour j'ai pu administrer une dizaine de baptêmes, quelques confirmations et bénir plusieurs mariages.

(A suivre.)

UN VOYAGE EN CALIFORNIE

DE MEXICO A SAN FRANCISCO

(Lettre de Don Ange Piccono)

San Francisco, 3 juillet 1896.

BIEN CHER DIRECTEUR (1).

Je vous écris de cette ville où l'obéissance m'a envoyé pour examiner une fondation que l'on nous a proposée. J'aurais voulu vous signaler plus tôt quelques circonstances importantes qui ont marqué les solennités de Marie Auxiliatrice et de Saint Louis de Gonzague, célébrées le 20 et 21 juin dernier dans notre Maison de Mexico. Nous avons renvoyé à cette date la fête de Marie Auxiliatrice pour nous conformer à l'*Ordo* du diocèse, et aussi parce que nous espérions avoir terminé pour ce jour la construction du second étage de la façade de notre Oratoire, ce qui se vérifia.

Le 20 juin, la messe de communauté fut dite par S. G. Mgr Nicolas Averardi, archevêque titulaire de Tarse et Visiteur apostolique en ce pays, qui eut la bonté d'assister en outre à la grand'messe, que chanta son secrétaire, M. le chanoine Settiminio di Paolo, docteur en théologie; Son Excellence voulut bien entendre le panégyrique donné par M. le chanoine Gérard Herrera, Recteur du Séminaire de Mexico, qui fut aussi l'orateur très heureux de la conférence salésienne. Monseigneur Averardi consentit enfin à prendre part à notre modeste repas en compagnie de nos principaux bienfaiteurs et de S. E. M. Raphaël Lopez, ministre plénipotentiaire à Mexico de la République de San Salvador. Nos hôtes se rendirent chez les Sœurs pour assister à la représentation d'une charmante pièce de Don Lemoyne « *Le Tableau de la Madone* ». Les enfants récitèrent, en l'honneur de S. E. le Visiteur apostolique, et à sa grande satisfaction, plusieurs compliments très réussis. Je vous fais grâce des vêpres, du salut et du concert donné par notre musique.

Le lendemain, fête de Saint Louis de Gonzague, S. G. Mgr Prosper-Marie Alarcon, archevêque de Mexico, dit la messe de communauté et donna la communion générale. Après le petit déjeuner, Sa Grandeur, en mitre, en chape, et crosse en main, bénit très solennellement deux grands nouveaux dortoirs dont l'un, celui qui forme le premier étage de la façade, a cinquante mètres de longueur. Notre excellent ami et protecteur dévoué, M. le chevalier Ange de Lascourain, prononça un magnifique discours qui a été imprimé; le parrain et la marraine furent

(1) de l'Oratoire de Turin.

M. Joseph Elguero, notre distingué architecte, et Madame Elguero. On ne trouve pas tous les jours ni partout des architectes comme le nôtre. Il dirige avec la plus remarquable habileté et avec amour nos constructions, sans prétendre toucher un centime d'honoraires; de plus il intéresse à nos besoins des personnes de sa connaissance qui nous aident efficacement; enfin, le jour de la bénédiction des nouveaux locaux, cet architecte modèle nous offrit un gracieux bouquet de fleurs composé... de nombreux écus d'or.

A dix heures la grand'messe fut chantée par M. l'abbé Louis Dutto, excellent prêtre piémontais, depuis vingt-deux ans curé aux États-Unis et que j'espère saluer bientôt du doux nom de frère en Don Bosco. Notre cher Don Cozzani fit sa première passe oratoire en espagnol en donnant le panégyrique de Saint Louis de Gonzague. Aux divers offices de la journée, nos enfants firent entendre dans de bonnes conditions artistiques de la musique de NN. SS. Cagliero et Costamagna. Un beau drame, *La liberté*, le petit chef-d'œuvre littéraire, moral et religieux de notre confrère Don Fenoglio, fut la dernière joie de cette journée.

**A la frontière des États-Unis —
L'hôpital des Sœurs de Charité.
— Les Indiens Zuñi. — Le Père
Chino. — Un patatras.**

Lelendemain matin à 9 heures, je partais avec Don Dutto pour les États-Unis. Après quarante-huit heures de chemin de fer à travers des montagnes arides et des plaines désertes, exception faite cependant des environs riantes de *Queretaro*, nous arrivâmes à la frontière du grand pays de l'avenir et dans la citadelle née hier en plein désert et déjà florissante, pleine de promesses: *El Paso*. Je ne veux pas établir de comparaison; mais quelle énorme différence entre la dernière ville mexicaine, *Ciudad-Juarez*, et la première du territoire des États, *El Paso*. Quels hommes merveilleux que cette race anglaise! Nulle difficulté ne peut les effrayer. Maîtres de la mécanique, ils la domptent pour asservir la nature; observateurs et industriels, ils arrachent à cette nature tous ses secrets pour rendre leur vie agréable, et, comme s'il s'agissait d'un décor de théâtre, transforment en un clin d'œil les déserts en jardins enchantés. Cette race supérieure a cependant un grand défaut: celui de ne donner ni soupe, ni bouillon, ni bière, ni vin à table, de sorte que manger chez eux est tout ce qu'il y a de plus nuisible aux pauvres petits estomacs de la race latine. J'ai dit frontière; j'aurais dû ajouter douane. Ne vous troublez cependant pas: nul n'examine nos valises ni ne songe à fureter dans nos bagages: à peine quelques questions et c'est tout. Mais voici mieux. Nous avions fait enregistrer aux bagages une valise, et nous avions eu l'esprit

de perdre notre bulletin. Comme de juste, l'employé refusait de nous remettre notre colis. Le conducteur nous demanda alors: — Vous êtes des prêtres catholiques, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— Jurez que vous avez perdu votre bulletin.

— Nous le jurons.

— Prenez votre valise.

En certains pays catholiques on ne nous aurait pas traités avec tant d'égards. Mais pourquoi, me direz-vous, descendre jusqu'à *El Paso*, à 1625 milles anglais de San Francisco, but de votre voyage? — Voici: nous tenions à obtenir une réduction pour notre voyage; à la vérité elle ne fut pas lourde, mais il faut savoir se contenter de peu.

Comme nous ne pouvions partir le jour même, nous allâmes demander l'hospitalité aux RR. PP. Jésuites. L'étroitesse de leur résidence les ayant privés du plaisir de nous recevoir chez eux, ils nous adressèrent aux Sœurs de charité, à l'*Hôtel-Dieu Sanatorium*, magnifique hôpital qu'elles ont construit et qu'elles dirigent. Ces excellentes religieuses nous traitèrent avec la plus délicate charité et la plus respectueuse courtoisie. A leur sujet, laissez-moi vous faire remarquer qu'en pays protestant elles sortent avec leur costume, et reçoivent de tout le monde indistinctement des marques de déférence et de vénération; au Mexique, pays catholique, elles ne peuvent faire leurs œuvres, parce que le port de leur habit religieux leur est interdit. — Les Jésuites ont bâti ici deux églises: une pour les catholiques américains, l'autre pour les mexicains; ces deux églises, construites en bois, sont vastes et bien décorées, mais surtout admirablement desservies. Je ne puis quitter *El Paso* sans citer ici avec une légitime complaisance une enseigne de boutique: « *Italian macaroni* », et sans déclamer à plein cœur le fameux sonnet de Filicaia qui chante la patrie des macaronis: « *Italia, Italia o tu cui fè la sorte* » puisse-t-elle du moins se faire honneur en les confectionnant toujours et partout selon la formule.

Mais le conducteur du train crie « *A bord* », comme s'il se fût agi de monter en bateau; il faut donc s'embarquer, c'est-à-dire *s'entraîner*. Ce verbe n'existe pas encore? Les créateurs de mots devraient bien lui donner l'être. — Et maintenant, nous voici de nouveau dans un désert sans limites. La locomotive court et semble glisser sur une mer de sable, à travers des collines de poussière; elle salue en sifflant vigoureusement les volcans éteints dont le noir cratère apparaît, ça et là, béant; elle traverse à toute vapeur le *Texas*, le *Nouveau Mexique*, l'*Arizona*, ne rencontrant guère que tous les deux cents milles un espace cultivé. A un certain endroit, le train s'arrête au milieu d'une *Réduction* d'Indiens Zuñi, qui envahissent les

vagons, non pas la lance au poing, mais pour nous offrir les produits de leur industrie : des amphores, des pipes et des figurines, le tout en terre plus ou moins cuite. Ce sont de beaux gars, bien plantés et robustes, au teint olivâtre foncé, aux cheveux longs et noirs, vêtus étrangement et qui parlent leur vieil idiome. Le gouvernement des États-Unis les protège; il leur a donné de vastes terrains qu'ils cultivent à la perfection. En cas de sécheresse ou de famine, le gouvernement les nourrit. Ils sont catholiques, et au milieu de chaque village on voit une église. Nous traversons l'Arizona :

lettres, sans bagatelles coûteuses; mais ils sont d'une propreté idéale et montent des chevaux dont un empereur se contenterait. Je n'ai pas vu d'autres soldats. Dans les villes on n'aperçoit aucun uniforme. Que de dépenses évitées!

Le 26, à deux heures de l'après-midi et en plein désert, patatras! L'attelage de notre wagon vient de casser, et les voyageurs se font à l'improviste de révérences si empressées et si cordiales, que leurs têtes prennent malencontreusement contact...

Ohose curieuse! nous sommes tout près du *Cañon del diable*, et le diable nous a cer-



LA CATHÉDRALE DE MEXICO

un souvenir et un hommage au Père Chino, une des nombreuses gloires de l'Italie et de la Compagnie de Jésus. La plus ancienne église catholique des États-Unis a été bâtie par lui à *Tucson*, aujourd'hui capitale du territoire de l'Arizona; et ce digne religieux fut le premier à défier l'immensité sablonneuse pour passer de l'Arizona à la Californie. Mais comment ont-ils donc fait, les premiers Franciscains et Jésuites, pour traverser cette région désolée-*arida et inaquosa*? Comment s'y sont-ils pris pour évangéliser ces tribus nomades et féroces? Pauvres ingénieurs qui jetez les voies ferrées à travers les déserts, inclinez-vous devant le missionnaire!

Voici un fortin, *Fort-Wingate*. Nous distinguons quelques soldats portant un uniforme bleu très simple, sans filets ni épau-

tainement joué un tour de sa façon. Mais on ne se déconcerte pas pour si peu : une demi-heure après le dommage était réparé, et le train se remettait à courir. Cet incident me remet en mémoire que le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus et en ce même mois, le train de Puebla à Mexico crut devoir dérailler; la machine fut projetée dans les champs, le mécanicien écrasé et plusieurs voyageurs gravement blessés. Quant à notre confrère Don Castelli, qui voyageait dans ce train, il n'eut pas même une contusion. Grâce en soient rendues au Cœur-Sacré de Jésus, qui a voulu nous garder ce cher enfant du catholique Montferrat.

(A suivre.)

GRÂCES de MARIE AUXILIATRICE

Vive Marie Auxiliatrice

Faenza, 8 septembre 1896.

Depuis vingt-cinq ans, à la suite d'une tumeur blanche, Virginie Tambini avait une jambe malade: un os était non seulement cassé, mais réduit en esquilles. En 1894, la pauvre infirme supplia Marie Auxiliatrice de lui inspirer le remède à employer. Ce fut alors que le médecin conseilla une opération, en faisant espérer qu'elle aurait pour effet de guérir la malade. La jeune fille se mit alors entièrement entre les mains de sa toute-puissante Mère du Ciel; et ce ne fut pas en vain, car elle supporta avec une admirable résignation la difficile et douloureuse opération. Après plusieurs mois de soins assidus, les médecins déclarèrent nécessaire une seconde opération. Virginie ne perdit pas courage; toujours plus confiante en Celle qui est la Consolation et le Secours des affligés, elle se rendit à l'Oratoire salésien de cette ville et demanda au vénéré Supérieur de vouloir bien célébrer une messe à son intention à l'autel de Marie Auxiliatrice. Elle promit alors que si elle obtenait sa guérison sans recourir à une nouvelle opération, elle se consacrerait à l'éducation de la jeunesse dans un Institut religieux, et ferait publier dans le *Bulletin salésien* la faveur obtenue. Sa prière a été exaucée. Aujourd'hui Virginie Tambini est entrée, pour accomplir son vœu, dans la Congrégation des Filles de l'Adolorata. Elle envoie une petite offrande au sanctuaire de Turin.

D. ANTOINE UTILI
Curé

Une neuvaine à Marie Auxiliatrice

Trente, 10 septembre 1896

Affligée depuis un an d'un violent mal de gorge qui résistait à tous les remèdes, j'ai fait une neuvaine à Marie Auxiliatrice. Vers le septième jour j'éprouvai une sensible amélioration, et maintenant je puis me dire guérie. Reconnaisante à Marie Auxiliatrice qui m'a accordé cette grâce, j'envoie l'offrande de 6 francs que j'avais promise.

Vive Marie Auxiliatrice!

CLORINDE TEDOVELLI-ANDREAZZO

M. Joseph Ellena, de Turin, atteint dernièrement de la goutte, a en recours à la Madone; et le mal, que les meilleurs médecins ne pouvaient conjurer, a cessé presque aussitôt après une neuvaine à Marie Auxiliatrice.

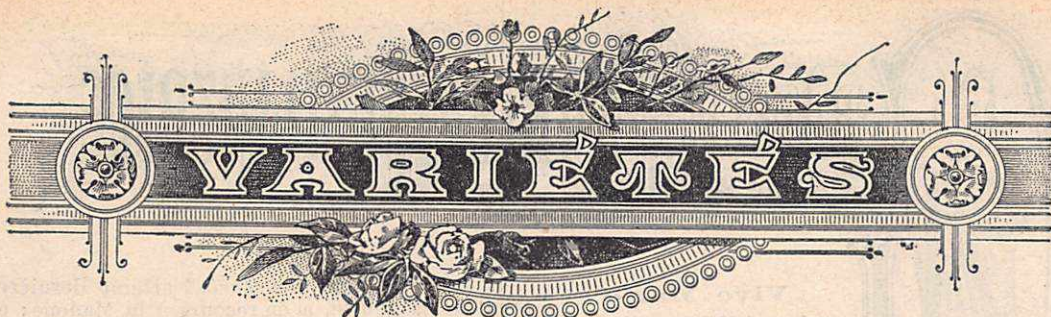
M. Faure Camossin, père d'une nombreuse famille, avait été frappé d'apoplexie. Ses enfants firent aussitôt célébrer une Messe à l'autel de Marie Auxiliatrice et demandèrent au T. R. Père Don Rua de vouloir bien recommander le malade aux prières des orphelins de l'Oratoire Saint-François de Sales. Les supplications de ces belles âmes ne pouvaient manquer de faire violence au Saint Cœur de Marie. Et de fait, quelques semaines après, au grand étonnement de tous, le malade était complètement rétabli. Louée soit donc à jamais la Madone de Don Bosco.

M^{lle} Marie Gritti, de Somendenna, a eu recours à Marie Auxiliatrice pour éviter une douloureuse opération chirurgicale. Elle a fait une neuvaine dont les heureux résultats lui ont fait contracter une dette de reconnaissance. Elle envoie en conséquence une modeste offrande au sanctuaire du Valdoko et désire que l'on publie sa relation dans le *Bulletin*.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Don Ange Caimi, Desenzano. — Don Louis Masoero, Turin. — Eugène Spalla, Rivanozzano. — Louis Botto, Dogliani. — Jean Leddi, Voghera. — Dominique Brancardi, Turin. — Adèle Vercelli, Marengo. — Victoire Scavino, Bosisia, avec offrande de 5 francs. — Une pieuse dame de Prateglione qui envoie 20 francs en action de grâces. — Pierre Boccardi, Sampierdarena. — Une institutrice. — Don François Mari, Rome. — Raphaël Cinilla, Noto. — Michel Pirazzini, Bologne. — Une institutrice, qui a obtenu l'emploi qu'elle désirait après une neuvaine à Marie Auxiliatrice, envoie 100 francs, en actions de grâce. — Michel Raceca, Pavie. — Une Coopératrice salésienne d'Alasio. — G. V. de Turin, envoie 5 francs en actions de grâces. — Bernard Cavagliato, Cellarengo. — Jean-Baptiste Arduino, Valfenera. — Marie Golzi, Castelrosso. — Jean Arrigoni, Regeno. — Jean Salieri, Cotignola. — Thérèse Borsarelli, Vicoforte. — Mathilde Cavallini, Vereuil. — Prosper Bersamino, Turin. — Eugène Rossi, Mathi. — Virginie Casissa, Savone. — Marie Barato, Villardo. — Joseph Masera, Turin. — Marie Strada, Morgarolo. — Thérèse Lovera, Garino. — Antoine Martinasso, Rubiana. — Ernest Poggio, Saint-Antoine. — François Raviolo, Turin. — Marie Audisio, Levaldigi. — Anne Morra, Cherasco. — Don Laurent Ellena, Pertusio. — Marie Basso, Pralormo. — Étienne Bovio, Aoste. — Martin Ronchetto, Turin.





UN PETIT ANGE DE NEUF ANS

qui retourne à Dieu après avoir fait
sa première communion.

Ce *Bulletin* arrivera à nos Coopérateurs au moment où, dans les paroisses de France et de Belgique, a lieu la cérémonie de la Première Communion. Aussi croyons-nous devoir reproduire un fait tout de circonstance, publié par un missionnaire catholique dans une revue des États-Unis.

Le R. P. Jean Duun, prêtre catholique, appelé un jour chez un évêque protestant de Philadelphie pour exercer son ministère, ne put se défendre d'une profonde surprise parce que le prélat en question était un ennemi juré du *Romanisme*; mais, pensant qu'il s'agissait d'une servante catholique, il prit avec lui le Saint Viatique. Arrivé à la demeure de l'évêque, il fut introduit dans une pièce richement meublée, où, sur un petit lit, gisait une enfant de neuf ans, ayant la mort peinte sur le visage.

La chère petite, idolâtrée de ses parents, d'une intelligence extraordinairement précoce, avait toujours joui d'une parfaite santé. Entourée des soins attentifs de sa mère, elle paraissait destinée à grandir sans connaître ni chagrins ni douleurs. Et cependant cette gracieuse créature était frappée au cœur: un mal mystérieux et comme une plaie interne allait la dévorant; elle dépérissait lentement et marchait vers la tombe, sans que les plus habiles médecins pussent découvrir de quel mal elle se mourait. — Chose étrange, disaient-ils: elle n'a aucune maladie, ne présente aucun symptôme d'infirmité: c'est une fleur qui se flétrit sur sa tige sans que l'on puisse savoir pourquoi... Elle se meurt.

Un jour, le médecin de la famille recueillit des lèvres de la pauvre mère une parole qui fut pour lui un rayon de lumière. La femme de l'évêque protestant s'était écriée avec un accent d'indicible amertume: « Ah! servante papiste! » Le docteur demanda aussitôt l'explication de cette parole, en faisant remarquer à la mère qu'il avait droit à une réponse, si l'on tenait à ce qu'il diagnostiquât avec quelque chance de succès la nature du mal à combattre.

Après beaucoup d'hésitations, et suffoquée par les sanglots, la pauvre femme raconta ce qui suit: « Nous avons eu l'impardonnable imprudence de prendre à notre service une jeune Irlandaise catholique. Un jour qu'elle avait conduit en promenade ma petite Sena — c'était le nom de la malade — elle la fit entrer dans une église catholique au moment où l'on donnait le salut du T. S. Sacrement. Ma chère enfant demeura si vivement impressionnée de la splendeur des lumières, qu'elle commença dès ce jour-là, je ne sais pourquoi, à languir et à demander à chaque instant de retourner dans cette église. D'obéissante et pieuse qu'elle était, elle devint insubordonnée et incapable de suivre les prières et les lectures de notre Église. Naturellement, la servante infidèle fut congédiée sans retard et la pauvre petite victime des manœuvres diaboliques de cette fille fut soumise à toutes les bonnes influences possibles, mais en vain: le mal était fait. Depuis cet événement, cette enfant n'a cessé de dépérir à cause de la cérémonie papiste, et cette terrible idée fixe a compromis son existence au point de la mettre dans l'état où vous la voyez. »

Le médecin ne fut pas long à conclure: il ordonna d'appeler sur le champ un prêtre catholique auprès de la petite malade, et désigna le Père Duun, parce qu'il le connaissait. Malgré l'opposition de la mère on appela le prêtre.

Quoique protestant, le médecin avait à cœur que l'on ne refusât rien à la mourante; il croyait d'autre part que le prêtre allait faire quelque cérémonie extérieure qui, agissant sur l'imagination enfantine de sa jeune cliente, produirait un heureux résultat. Il resta même sur le seuil de la porte pour observer ce qui allait se passer. Mais quelle ne fut pas sa surprise, au moment où le prêtre entra dans la chambre, de voir l'enfant, comme mue par un ressort, se lever d'un seul bond sur son lit, se tourner vers le prêtre les mains jointes, les yeux rayonnants de joie, et s'écrier, d'une voix à la fois tremblante d'émotion et pleine d'allégresse: « Vous m'apportez mon Seigneur! oh! je ne voulais pas partir sans Lui! »

La surprise du Père Duun ne fut pas moindre que celle du docteur. Il chercha à calmer l'enfant; mais celle-ci, étendant sa petite main amaigrie et diaphane vers la poitrine du prêtre, où reposaient les saintes Espèces: « Il est là » dit-elle avec une indescriptible vivacité.

Le Père lui posa quelques interrogations; son admiration grandit encore quand il eut la preuve que cette si jeune enfant était parfaitement instruite de tout ce qui regarde le grand et touchant mystère de l'amour de notre Dieu.

— Cher Père, s'écria le médecin tout hors de lui à la vue de cette scène, veuillez contenter ses désirs, parce que sa vie est en danger.

Le prêtre, qui comprenait tout aussi bien que le docteur la situation, n'hésita pas un instant. L'innocente enfant, après avoir suivi de toute son âme les actes de contrition et d'amour qu'on récitait pour elle, reçut son Dieu, et puis, avec un sourire du ciel, se laissa doucement retomber sur son lit. Le Père Duun lui donna encore une bénédiction, et ce cher petit ange prit son vol vers le Paradis.

En plein pays protestant, et dans une demeure où rien n'appelle d'ordinaire des grâces de choix comme celle-là, le Jésus des âmes pures et aimantes venait de donner une sœur à la bienheureuse Immelda.

Aux numismates.

Un ancien élève de Don Bosco, aujourd'hui missionnaire en Chine, le R. P. Pacifique Fenocchio, désireux de manifester sa reconnaissance à la Congrégation qui l'a élevé, vient d'envoyer à notre vénéré Supérieur Majeur Don Rua 300 sapèques frappées à l'effigie de plus de vingt empereurs très anciens.

L'aimable donateur qui a recueilli ces monnaies, précieuses pour les amateurs, désire que son offrande serve au soutien de nos Missions.

Pour se conformer à la volonté du Père Fenocchio, Don Rua fait savoir aux lecteurs du *Bulletin* et par eux à tous les amateurs de monnaies anciennes et rares qu'il échangerait volontiers au profit de notre malheureuse Mission de la Chandelour ces trois cents sapèques contre trois cents livres sterling. Dans le creuset de la charité chrétienne, l'offrande du pauvre missionnaire pourrait même augmenter de valeur pour peu que les charitables numismates le voulassent.

M. ALPHONSE JAUME

Le 21 février dernier, Dieu rappelait à lui un chrétien que la ville d'Orange pleure et dont elle bénit la mémoire, M. Alphonse Jaume, président du Conseil de fabrique de Saint-Florent et de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

En présence d'une foule toute à l'admiration et à la gratitude, les restes de ce vrai serviteur de Dieu ont reçu un double hommage (1) auquel la reconnaissance nous fait un devoir de joindre le nôtre.

« Tous ici, a pu dire M. le curé de Saint-Florent, vous savez que M. Jaume fut l'homme de bien dans toute l'acception du mot; qu'il fut l'ami des petits et des humbles, le père des pauvres, leur soutien, leur conseiller, leur défenseur, leur homme d'affaires, leur Providence; et son éloge est aujourd'hui dans toutes les bouches. »

« Ce que je tiens à proclamer bien haut dans cette église, moi son curé; ce que la religion et la reconnaissance m'obligent à dire à sa louange: c'est que M. Jaume fut un chrétien fervent, un paroissien dévoué et modèle, un homme dévoré de zèle pour le salut de ses frères, qu'il s'efforça toujours de gagner à Dieu par ses sages conseils et la bonne édification de ses exemples. »

« Il y avait surtout en lui un cœur profondément chrétien, où ne trouva jamais entrée cette insouciance de Dieu et de l'éternité qui est une des plus grandes plaies de notre époque. »

« Vous étiez prêt: La mort, en effet, vous a frappé dans l'exercice de la charité, des bonnes œuvres, puisque un quart d'heure avant d'être terrassé par elle, vous alliez de maison en maison tendre la main pour les Écoles libres et religieuses dont vous étiez, dans cette ville d'Orange, un des plus fermes soutiens. »

Nous sommes heureux d'ajouter que la charité de ce digne chrétien avait compris la haute portée sociale des Œuvres de Don Bosco. Aussi eut-il à cœur de les soutenir de tout son pouvoir et avec une constance qui ne se démentit jamais.

Nos chers Coopérateurs voudront bien s'unir à nous pour demander à la Vierge de Don Bosco d'intervenir en faveur de ce généreux et fidèle ami de nos Œuvres, si sa vie toute pour Dieu et les âmes ne lui avait pas encore obtenu le repos, la lumière et la paix.

(1) *Éloge funèbre*, par M. l'abbé Massador, curé de Saint-Florent, et *Derniers adieux* adressés au défunt par M. Paul Fanchier, au nom du Comité des Écoles chrétiennes libres.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mars au 15 avril 1897.

France.



- AIX-EN-PROVENCE : M. Bompard, Berre.
 — M. le chanoine Tullane, Jonquières-Martignes.
 — M. le chanoine Martin, Aix-en-Provence.
 AJACCIO : M. le chanoine Venturini, Corte.
 ANGERS : Mme Vve Touret, Saulgé-l'Hôpital.
 AVIGNON : Mme Madeleine Teissier, Apt.
 BELLEY : M. l'abbé L. A. Fray, Vaux.
 BORDEAUX : M. l'abbé Montel, Paillet.
 CARCASSONNE : M. l'abbé Lasserre, Alet.
 CHALONS : M. Jean-François Macquard, Somme-Suippes.
 DIGNE : M. Louis Maurel, Sisteron.
 DIJON : Mlle Morel-Retz, Dijon.
 — M. l'abbé Javelle, Velars.
 FRÉJUS : Mlle Madeleine Isnel, Brignoles.
 — Mlle Virginie Légier, Toulon.
 — Mme Vve Bouff né Housé, Cotignac.
 — Mme Vve Grisolle, Cuers.
 — Mlle Fernande Lemaitre, Solliès-Pont.
 GRENOBLE : Mme Gavet, Grenoble.
 — Mme Vve Coquand, Grenoble.
 — Mlle Saunier, Grenoble.
 LANGRES : Mme Vve Blanche Laurent, Longeau.
 LAVAL : Mlle Marie Barbot, Daon.
 LIMOGES : M. le chanoine Coffre, Limoges.
 MARSEILLE : M. André Liataud, Marseille.
 — Mme Vve Bourguignon, Marseille.
 — Mme Vve Antoine Vercellino, Marseille.
 MONTPELLIER : M. l'abbé Pourcine, Montpellier.
 MOULINS : Mme Sarlat, Montluçon.
 POITIERS : M. Louis Favriou, Niort.
 REIMS : Mme Alfred Perrier, Châlons-s.-Marne.
 — M. l'abbé Prose, Messincourt.
 LA ROCHELLE : M. l'abbé Delteil, Montlieu.
 ST-BRIEUC : Mme Vve Marie Santier, Broons.
 ST-CLAUDE : Mlle Chantal de Toulougeon, Rochefort-s.-Nenou.
 SÉEZ : Mlle A. Baratte, Laigle.
 TOULOUSE : Mme Bigné, Grenade-s.-Garonne.
 — M. de Lucy, Seysses.
 — Mlle Françoise Guergin, Castelnaud-d'Estretfonds.
 VANNES : M. l'abbé Guillaume, Verdun.
 VIVIERS : M. le chanoine Ranc, Annonay.

Etranger.



- ALLEMAGNE : M. l'abbé von Dydzinski, Kletsko.
 ALSACE-LORRAINE : M^l Léontine Müller, Rouffach.
 — M. l'abbé Spietz, Epfig.
 BELGIQUE : Mme Brédard, Tintigny.
 — M. Edmond Brac, Gand.
 — Monseigneur van Roey, Berchem.

- BELGIQUE : Mlle Pauline Philippart, Grand-Léez.
 — Mme Stilmant, Sterpigny.
 — M. Delvaux, Bas-Oha.
 — Mlle Joséphine Fontaine, Liège.
 — Mlle Eugénie Libers, Liège.
 — M. Servais Delcour, Liège.
 — M. J. Vander Schelden, Gand.
 — M. Théodore van Elewyck, Ypres.
 — M. Cruysmans, Anvers.
 — Mlle C. de Prelle, Anvers.
 — Mme van Lerijs-Moons, Anvers.
 — Mme de Caters, Anvers.
 — Mme Vve Vleeshuys, Anvers.
 — Mlle Justine Majoie, Thorembais-lès-Béguines.
 — Mme la Bonne van Caloen, Bruges.
 — Mlle Mathilde Goethals, Courtrai.
 — Mme André Taymans, Bruxelles.
 — Mme Lessire, Anvers.
 — M. l'abbé de Volder, Courtrai.
 — Mlle Pauline Benselin, Liège.
 — M. l'abbé Lauwers, Anvers.
 — M. Schaeffer, Anvers.
 — Mme Sluys-Lambo, Anvers.
 — M. Tincloo, Anvers.
 — Mlle van Genechtem, Anvers.
 — M. le baron van Haeften-Ressen, Anvers.
 — Mlle van Moyaen, Anvers.
 — M. Vleugels, Anvers.
 — Mlle Eugénie Lambin, Thielt.
 — M. Jaumar, Anvers.
 — M. le baron Blankardt de Lexhy, Bolinnes par Eghéez.
 — M. de Bruyn, Anvers.
 — M. Brassiné, Anvers.
 — M. Bosschaert, Anvers.
 — M. l'abbé J. Decoster, Anvers.
 — M. Cogels, Anvers.
 — M. Ch. Clément, Courtrai.
 — M. de Cleer, Anvers.
 — M. Claves-Wattrelos, Gand.
 — M. L. Fimmers, Anvers.
 — M. Dumont, Anvers.
 — Mlle J. Marynissen, Anvers.
 — Mlle Mathilde Bille, Namur.
 CANADA : M. l'abbé Pierre Plante, Québec.
 ITALIE : Mlle Marie-Valérie Barmaverain, Verrès.
 SUISSE : M. l'abbé Bovet, Fribourg.



Les recommandations devront être adressées à **Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.